

Sur l'interprétation matérialiste ou spiritualiste de l'iconographie des monuments funéraires

LÉO BARBÉ

La mort a été de tout temps et restera sans doute toujours la préoccupation essentielle de l'homme. C'est pourquoi l'archéologie funéraire tient auprès des archéologues, la première place, non seulement parce qu'elle fournit des enseignements multiples sur la civilisation matérielle du défunt, ce qui est au fond assez secondaire, mais surtout parce qu'elle permet de connaître ses conceptions religieuses ou philosophiques et de pénétrer ainsi au cœur même de la conscience humaine depuis son origine.

Dans cette branche de l'archéologie, il est des monuments qui fournissent des témoignages iconographiques particulièrement intéressants mais parfois mal interprétés au départ, ce qui entraîne une cascade de conclusions grossièrement erronées. C'est aux figurations que l'on peut trouver à l'avant comme au revers des stèles funéraires, sur les plates-tombes, les sarcophages, etc, etc, que nous faisons allusion. Parmi celles du dernier millénaire en Occident, la plupart concernent des figurations de croix dont on a bien sûr tenté de tirer des déductions¹ dont certaines sont erronées comme nous l'avons déjà signalé², justement en raison d'une mauvaise identification au départ. Mais beaucoup d'autres figurations concernent aussi des symboles³, des emblèmes, des attributs ou des sujets plus ou moins énigmatiques pour lesquels on avance ou accepte des interprétations qui restent souvent très litigieuses.

Notre intention n'est pas de faire ici un inventaire plus ou moins exhaustif de ces différents types de figurations et de leurs interprétations, mais seulement de présenter une petite série d'observations ponctuelles destinées à réviser certaines interprétations, en préciser quelques autres et surtout de mettre en garde par des exemples concrets, contre des propositions trop simplistes et hâtives qui pourraient entraîner des déductions complètement faussées.

1. Nous avons nous même tiré des conclusions chronologiques basées sur la typologie de la croix de Toulouse. Barbé 1983.

2. Barbé 1980 b, 180, pour les croix qualifiées à la légère de «Cathares» ou celles qualifiées non moins légèrement de «Templières».

3. Ainsi, nous avons longuement traité de la figuration fréquente de la fleur de lis, dans une étude sous presse.

Nous examinerons tout d'abord d'assez près à titre d'exemple, un cas particulier destiné à bien mettre en évidence le fait qu'il peut y avoir dans l'identification de ces figurations une première source d'erreurs, et que même si l'identification est sans problème, il peut y avoir plusieurs significations plausibles sans que l'on puisse toujours opter à coup sûr pour l'une ou pour l'autre. Ce chapitre sera donc destiné à souligner la prudence qu'il faut avoir en la matière:

A propos du «signe triangulaire»

Nous avons déjà retenu cette terminologie⁴, après Duvernoy⁵, car elle était suffisamment précise et imprécise à la fois, pour un sujet qui pouvait être considéré à l'époque comme énigmatique. Signalé sans doute pour la première fois par Dusan 1866, cette figuration s'est révélée plus fréquente qu'on ne le pensait encore tout récemment⁶. On la connaît aussi en tant que gravure rupestre médiévale⁷, et nous l'avons trouvée également sous forme de graffiti (abside et porche de l'église romane d'Eyres-Moncube dans les Landes)⁸ et comme motif de clef de voûte (église de Sariac-Magnoac, Htes Pyr.) *fig. 1*. Sa répartition géographique en France s'étend sans solution de continuité du pays basque où il est assez rare⁹ jusqu'aux confins de l'Hérault¹⁰, en passant par la Chalosse landaise¹¹, le Béarn¹², le département du Gers¹³, le Comminges¹⁴ et le Lauragais¹⁵. Nous avons pu personnellement l'examiner directement quarante cinq fois.

En dehors de cette zone méridionale, cette figuration est également connue en Bourgogne¹⁶, en Alsace¹⁷, en Charente¹⁸. Elle semble plus rare en dehors de nos frontières pour l'instant; mais la péninsule ibérique est encore très riche de potentialités et on l'y trouve au moins une fois dans le Sud Est, à Sagunto¹⁹.

Il s'agit donc là d'une figuration importante qui méritait d'être bien comprise; tout le monde était d'accord pour voir là un objet pouvant être assimilé à la catégorie des armes, outils, instruments agricoles, mais il exis-

4. Barbé 1980 a, 119.

5. Duvernoy (J.) 1963, 68.

6. Ucla (P.) 1978, 31.

7. Chapeau (G.) Sur une discoïdale et un signe lapidaire de la Couvertoirade. *Cahiers d'Etudes Cathares*. 1960.

8. Tracé vraisemblablement par des pèlerins.

9. Certainement parce que les stèles anciennes où il pouvait figurer ont été récupérées et entièrement sculptées à nouveau en fonction des aspirations artistiques du moment et en particulier au XVII^e et XVIII^e siècle où la demande fut très importante pour ce type de monument dans cette région.

10. Aussibal (R.) et Giry (J.) 1980, 40.

11. Barbé (L.). Les stèles discoïdales landaises.

12. À Tadousse-Ussau, d'après Lacoste (C.), «Les stèles discoïdales dans le canton de Garlin», mémoire inédit.

13. Barbé 1980 a.

14. Dumail (abbé A.) 19.

15. Ucla 1980 et 1981.

16. Armand-Calliat (L.) 1948.

17. Cette fois sur clefs d'arcades de portes, Riff (A.) 1948, 201-204.

18. Simonnaud (R.) 1973, 33.

19. Facundo Roca Ribelles, *Arse* n° 15, 1977, 10-14, n° 16 r.

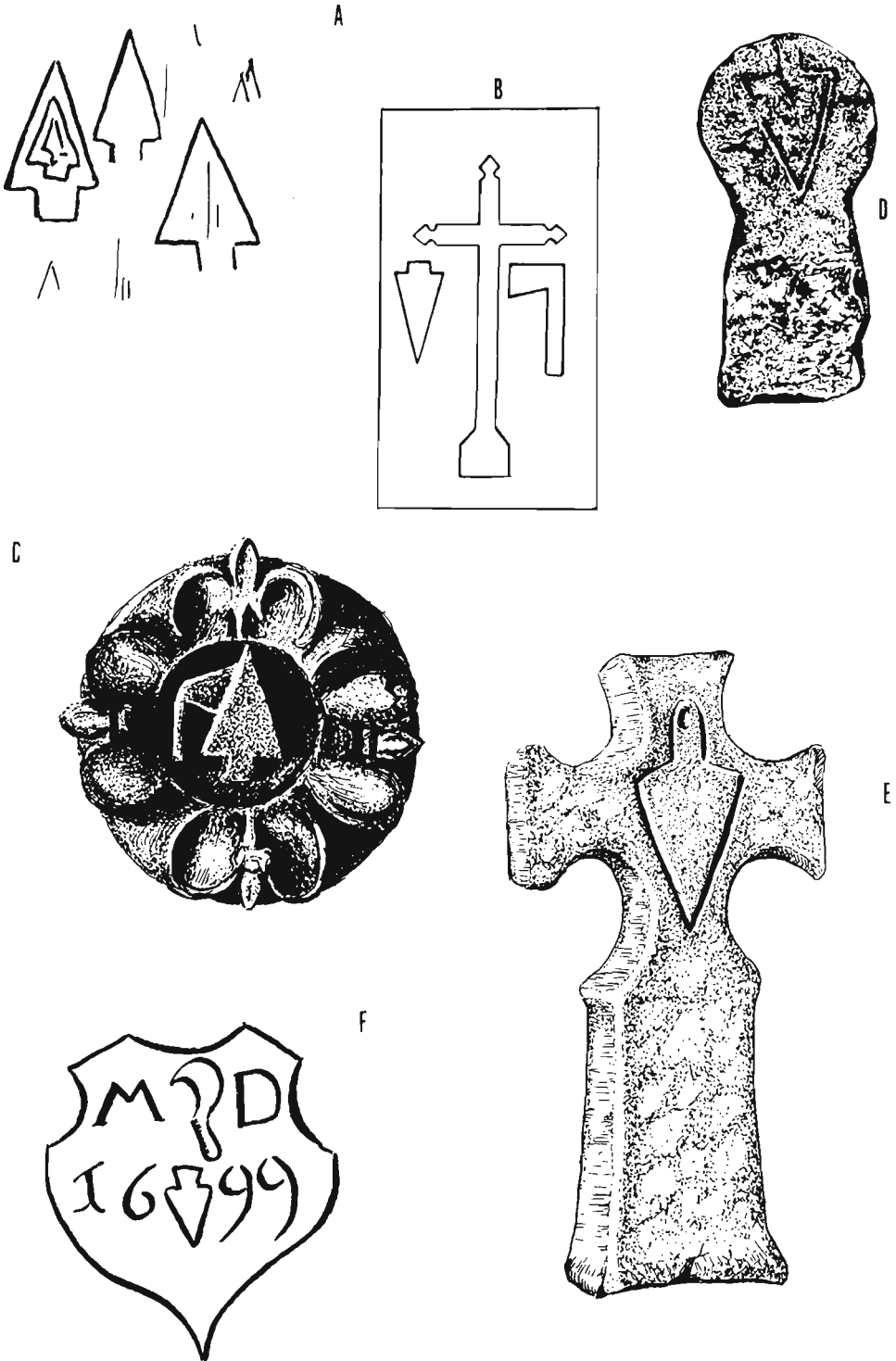


Fig. 1 Utilisations variées du «signe triangulaire»: a, graffiti d'églises -b, dalle tumulaire -c, clef de voûte -d, stèle discoïdale -e, croix funéraire -f, linteau de porte.

tait des variantes qui permettaient de se demander s'il s'agissait bien toujours du même objet, *fig. 2*.

Ainsi nous avons découvert dans le Lauraguais (Montferrand) une particularité qui devait avoir son importance puisque le lapicide avait jugé bon de la figurer; nous l'avons d'ailleurs retrouvée sur presque toutes les figurations similaires du Comminges qui sont nombreuses; il s'agit manifestement d'un trou percé à l'extrémité de la languette terminale²⁰.

Les déterminations déjà avancées pour cet objet par les auteurs sont très variées:

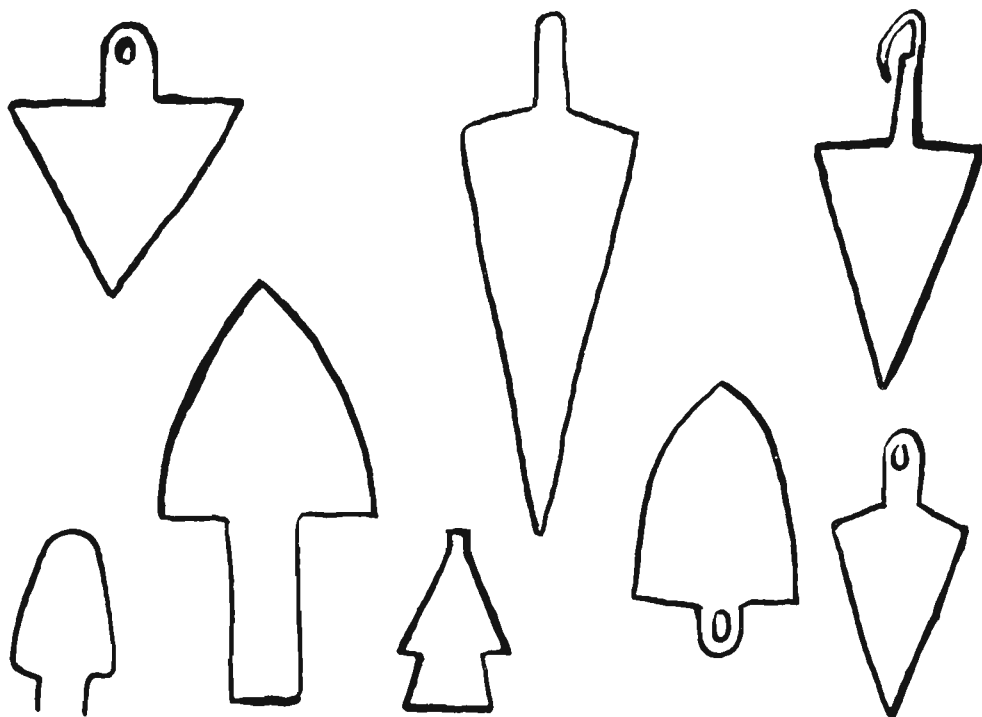


Fig. 2 Morphologies différentes du «signe triangulaire» observées sur monuments; (échelles de reproduction différentes).

La truelle; C'est la version qui était la plus courante; y font allusion Dusan 1866, Colas 1923 (pour ses n° 1128–1130–1132) Dorbes 1955, 22, Chapeau 1960, UCLA 1978, 31. Cette interprétation ne pouvait être retenue car si la truelle possède bien un fer triangulaire, sa caractéristique particulière est de posséder un manche coudé que le lapicide n'aurait pas manqué de reproduire; il l'avait fait dès l'époque romaine, comme à l'époque romaine (Encyclopédie de Hraban Maur) et à Chartres (sur vitrail) *fig. 3*. En Allemagne, des stèles discoïdales figurent parfaitement cette caractéristique²¹. Enfin depuis que nous avons trouvé de nombreuses figurations de ce type avec un trou à l'extrémité de la languette on ne voit plus le rapport qu'il peut y avoir avec la truelle.

20. On peut penser à un dispositif de fixation par cheville, clavette ou boulon.

21. Azzola (J. et F.R.) 1972, pl. 57 et 62. On la retrouvera par ailleurs dans Du Colombier (page de couverture, page de titre, et *fig. 3a, 10, 16, 27, 31, 61, 69, 70, 72, 91*) ou la *fig. 13* est la seule exception que nous connaissons.

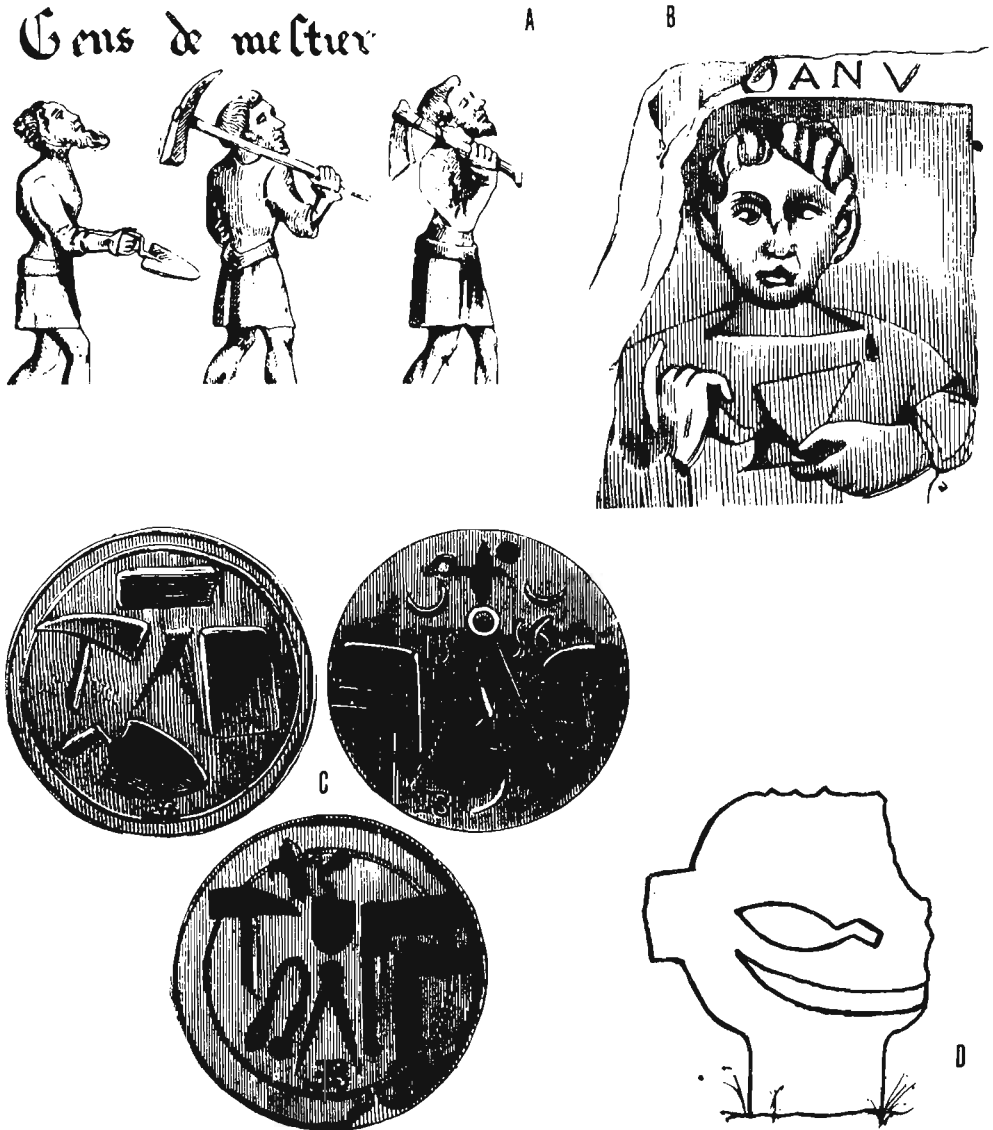


Fig. 3 Représentation de la truelle avec manche coudé, dans l'antiquité et au Moyen-Age.

Le fer de lance; Suggérée par Brissaud 1959, 65, cette solution n'est pas davantage recevable. En effet, le fer de lance doit pouvoir être retiré rapidement de la blessure, mais ici les angles du fer ne s'y prêteraient pas, les vêtements ou l'armure s'opposant au retrait, c'est pourquoi la morphologie universelle du fer de lance est celle de la feuille de laurier.

La pioche; Duvernoy 1963 y fait allusion (68, note inf. pag. 30). Ce type d'outil assez polymorphe présente cependant une fixation à douille faisant toujours un angle plus ou moins important avec le manche, ce qui n'est jamais le cas sur les figurations.

La houe; proposition de Colas 1923 (n° 1131) et Duvernoy 1963 qui

l'envisage sous l'angle héraldique²², mais le manche n'est jamais figuré contrairement aux nombreux exemples iconographiques, entr'autres sur les méreaux (Forgeais (A.) 1863, 1874).

L'épée ou glaive; hypothèse également de Duvernoy, *op. cit.* 285 y 287, qu'on ne peut retenir davantage car il n'y a jamais figuration du pommeau ou de la garde ce qui est toujours la règle dans la figuration de ces armes, depuis l'âge du bronze.

On a aussi parlé de **fil à plomb**, il devrait être toujours figuré la pointe en bas. *Le soc d'araire*, proposé par Armand-Caliat (L.) dès 1948, 79, et 80, et par Dorbes 1955, 22; c'était aussi notre interprétation dans une communication au Congrès Nat. des Soc. Sav. de 1971 à Toulouse²³ car nous avons découvert de nombreuses figurations où des éléments complémentaires permettaient de régler définitivement cette identification et nous y reviendrons plus loin. Il semble que depuis, l'on n'ait pas fait d'autres propositions et que l'on s'en tienne à cette solution, ainsi Aussibal 1978, 20, et UCLA 1981, 59.

Il est peut-être bon ici de rappeler l'évolution de l'araire: à l'origine simple tronc d'arbuste tiré à main d'homme, et dont la pointe d'une branche, durcie au feu, rayait le sol, elle devient avec la domestication des bovidés, un assemblage de deux pièces sélectionnées de bois dur, *fig. 4*, puis le bois s'usant trop vite, il fut renforcé par un gros éclat de silex; dès les débuts de la métallurgie c'est un véritable soc qui remplaça le silex; à la fin de l'âge du bronze, (Guilaine 1980, 208), il y aurait même déjà un coutre devant le soc; quoi qu'il en soit, une gravure du Mont Bégo d'après Rossi (Edm.), *fig. 5*, montre bien l'association de deux attelages travaillant en ligne, l'un tirant le coutre et l'autre le soc immédiatement derrière; cette technique a perduré par endroit jusqu'à nos jours. Les musées possèdent de nombreux socs de l'âge du fer, certains à douilles coniques moins larges ou aussi larges que le soc, et certains ne possèdent pas de douille du tout, *fig. 6*. On verra plus loin l'intérêt de ces trois types. Le versoir ne semble apparaître que tardivement, encore que, étant en bois, il n'a pu laisser de traces concrètes. Le type d'araire primitif a été utilisé jusqu'au XIX^e siècle chez nous, *fig. 7*, et est encore utilisé dans les pays sous-développés.

Des trois pièces principales de l'araire: coutre, versoir et soc, c'est ce dernier qui est le plus ancien et le seul absolument indispensable. C'est parce qu'il était de ce fait la pièce la plus caractéristique et la plus importante de l'agriculture qu'il en est devenu sans doute le premier emblème. L'argu-

22. Mais il y a renoncé depuis (p. 287 de son ouvrage *Le Catharisme*) sans doute à la suite de notre rencontre au XVIII^e congrès de la Fed. des Soc. Sav. Languedoc, Pyrénées, Gascogne, ou nous avons présenté des discoïdales du département du Gers qui comportaient ce motif et s'opposaient donc à cette interprétation.

23. L'un des thèmes fixés concernait «Les stèles de cimetière décorées d'une crucifixion ou de sculptures» et nous avions donc présenté un inventaire de nombreux monuments de ce type, dont une majorité de stèles discoïdales. Ce travail nous fut renvoyé six ans plus tard, le Comité des Travaux Historiques considérant que la destination et la chronologie de ces monuments étaient trop imprécises pour le moment, et qu'une revue locale conviendrait mieux pour leur publication. Nous laissons aux lecteurs membres de Sociétés Savantes de province le soin d'apprécier la considération que portent les savants parisiens à nos «feuilles de choux» régionales et leur singulière façon de faire avancer la connaissance des questions encore imprécises. Quant à prétendre ne publier que des travaux qui léveraient toutes les incertitudes en matière de finalité ou de chronologie, cela nous paraît relever d'une grande fatuité...



Fig. 4 Araire primitive, d'une seule pièce.



Fig. 5

Labourage par passage du coutrier, suivi de l'araire, à l'âge du bronze.

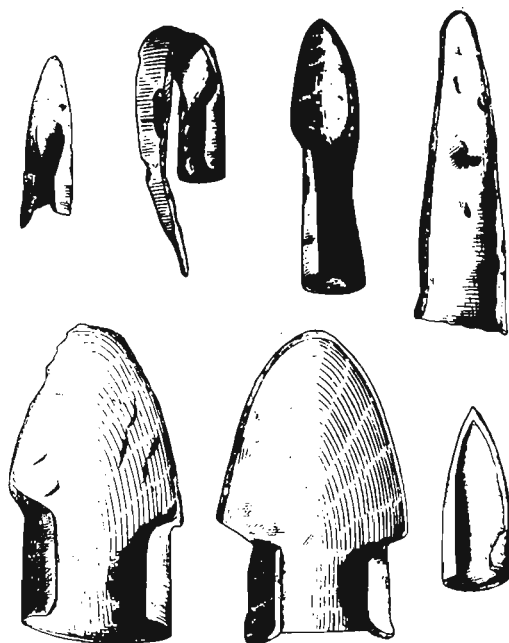


Fig. 6 Socs de l'âge du fer.

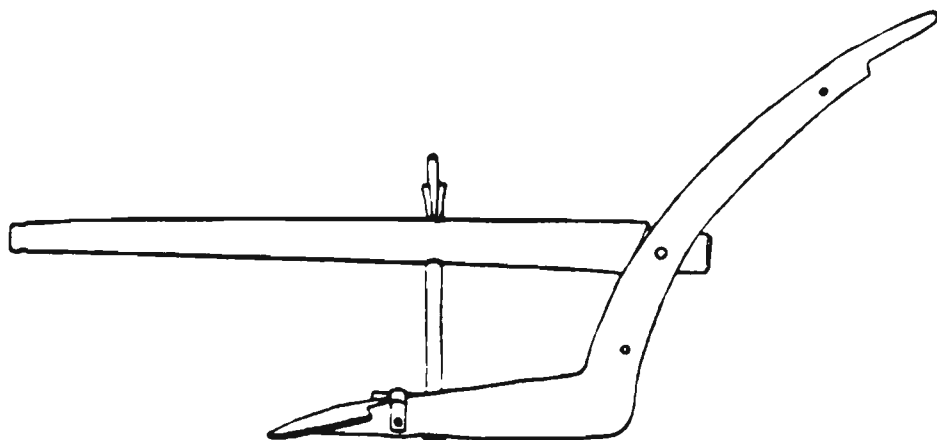


Fig. 7 Araire du début du XXeme siècle en Lomagne, utilisant le soc avec soie de fixation.

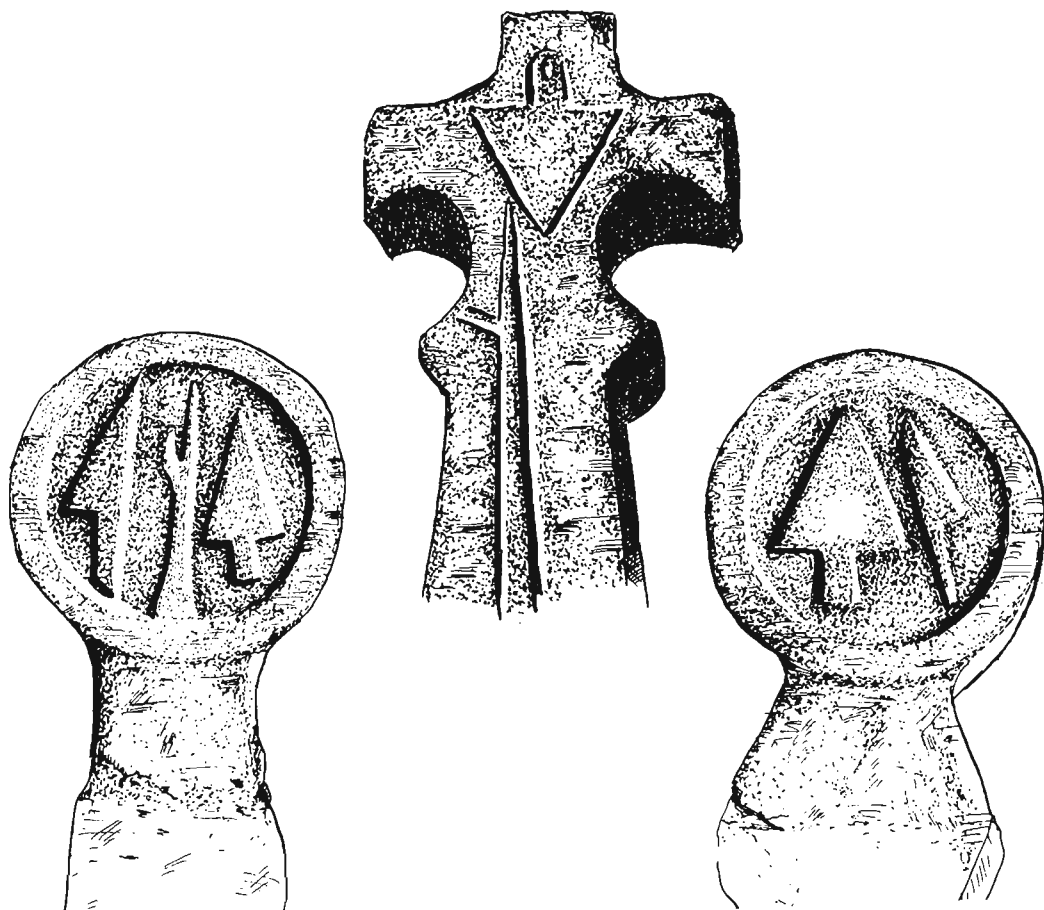


Fig. 8 Eléments complémentaires (coudre et aiguillon déboureur) permettant l'identification du soc.

ment majeur que nous avons retenu pour voir un soc d'araire dans cette figuration réside dans les objets complémentaires qui lui sont fréquemment associés en particulier dans le département du Gers, Barbé 1980 a (n° 22, 23, 32, 34), et qui sont le coutre et l'aiguillon débourreur, *fig. 8*, cette association se retrouve dans le Comminges, Dumail 1978; on remarquera que la languette de fixation du soc peut-être percée d'un trou permettant la fixation solide du soc par cheville ou boulon et écrou, et une dépose pour affûtage non moins facile. Ce dispositif était encore utilisé dans les Landes il y a quelques décades à peine; le Musée de Mimizan en possède plusieurs, *fig. 9*, ainsi équipées. Le Musée Béarnais du château de Pau en possède également ainsi qu'une collection de socs triangulaires variés et adaptés sans doute à des conditions différentes de travail. On retrouve cette variation de la morphologie des socs dans les figurations sur monuments funéraires, *fig. 2*, et on peut penser qu'il s'agit de variations régionales en fonction du mode de travail: lent avec les vaches, puissant avec les boeufs, rapide avec le cheval, mais aussi peut-être fonction du sol: léger et sableux, lourd et argileux, sec et caillouteux. Enfin le dispositif de fixation fait varier encore la morphologie suivant qu'il est à soie, à douille plus ou moins large ou qu'il s'agisse d'un simple triangle venant s'encastrer dans le bois.

En ce qui concerne «l'aiguillon débourreur» dont on a vu qu'il est souvent figuré, nous l'avions appelé dans un travail précédent, Barbé 1980 a, «hampe avec crochet à gauche». A cette époque en effet, cet objet encore jamais signalé nous avait posé quelques problèmes: on pouvait chercher en effet une raison particulière expliquant cette figuration du crochet toujours du même coté (nous avons trouvé depuis un cas où il est à droite); ce n'est en fait qu'une coïncidence ou une habitude en relation avec l'écriture de

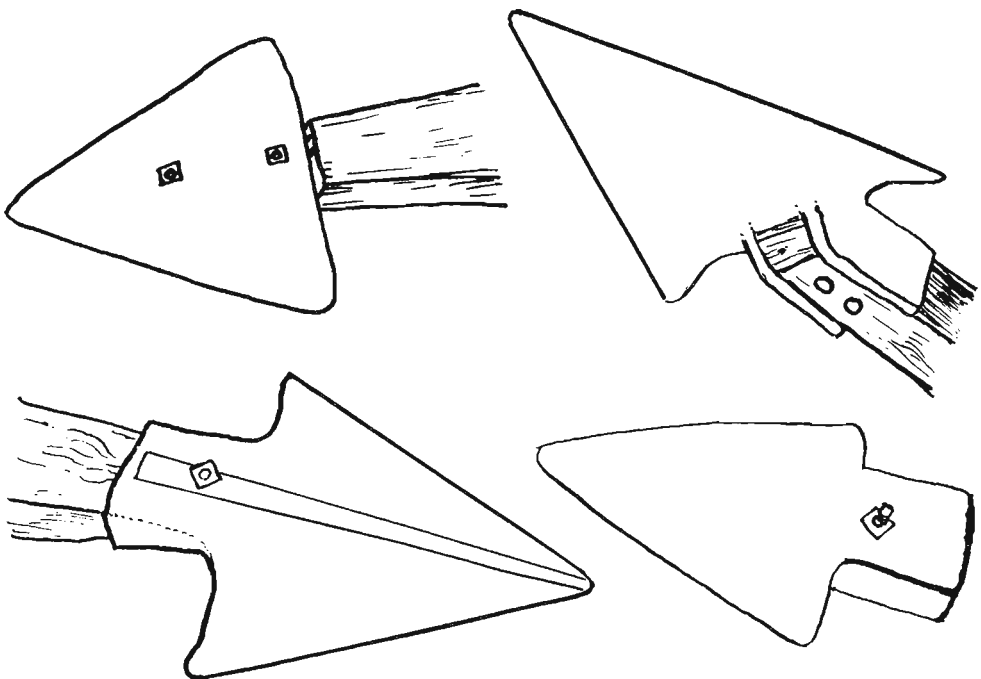


Fig. 9 Socs d'aires; la vue de dessous montre la fixation par demie-douille; le premier soc est un simple triangle.

tracer de gauche à droite. D'autre part, l'aiguillon du laboureur est complé-
té à l'extrémité opposée à la pointe par une pièce métallique plate, fixée à
douille, qu'on appelle (curette) car elle est destinée à curer, c'est à dire à
nettoyer le soc des racines et des herbes qui en diminueraient le tranchant.
Cette pièce accessoire était connu dès la fin du Moyen-Age, *fig. 10*, et sa

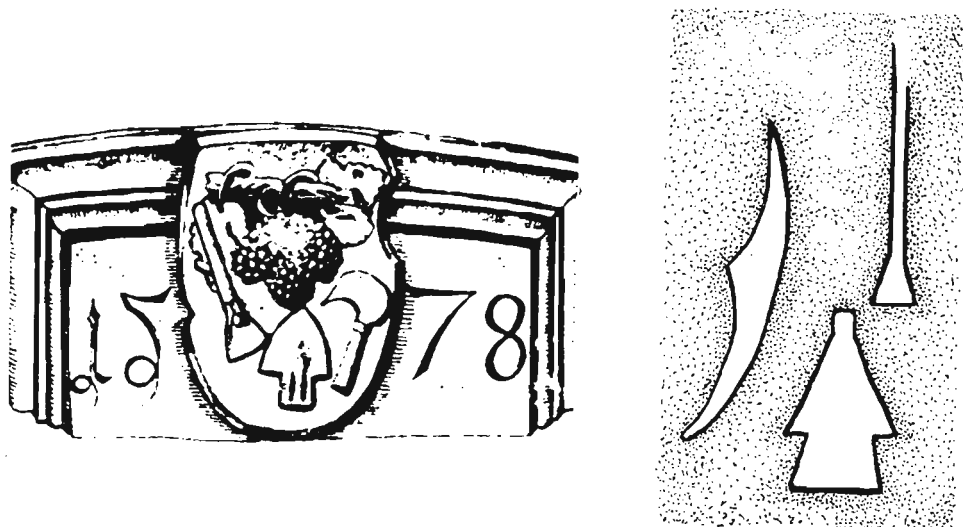


Fig. 10 Morphologie de la curette à la fin du Moyen-Age d'après les monuments.

morphologie très différente nous éloignait donc de la vérité. Une recherche dans l'iconographie médiévale des scènes de labour nous a heureusement permis de résoudre ce problème grâce à la *fig. 11* où l'on voit bien un aiguillon déboureur conforme au nôtre et par ailleurs, l'action même du débouillage²⁴.

Il semble donc maintenant que l'hypothèse soc est bien démontrée, mais il fallait le faire et lever également les hypothèques dues aux autres propositions.

Cette identification nous amène à sortir du cadre tracé, celui des monuments funéraires, pour déborder un peu sur les gravures rupestres. En effet, certains pétroglyphes du Mont Bégo, dans les Alpes du Sud, ressemblent étrangement aux figurations dont nous venons de démontrer qu'il s'agit bien de socs d'araires. Or, ils sont classés dans la catégorie des «poignards», certains auteurs (Rossi 1979, 286) faisant toutefois des réserves. Sans doute le plus grand nombre doit pouvoir être rattaché à ce type d'arme mais une partie non négligeable pose quelques problèmes. En effet, certains sont figurés sans manches, comme un simple triangle; d'autres ont des manches trapézoïdaux qui ne permettent pas une bonne tenue en main, ils évoquent plutôt une douille, *fig. 12*. Bref, nous retrouvons d'étonnantes similitudes avec nos figurations de socs des *fig. 2* et *6*. A cela, il faut ajouter que ces supposés «poignards» se trouvent dans un contexte où les attelages de bovidés, les figurations d'araires, comme les stylisations de bovidés ap-

24. La miniature où l'on voit un attelage double est du XI^{ème} ou XII^{ème} siècle, la seconde date de la fin du XII^{ème} siècle, ce qui situe approximativement les stèles figurant ce type d'aiguillon.

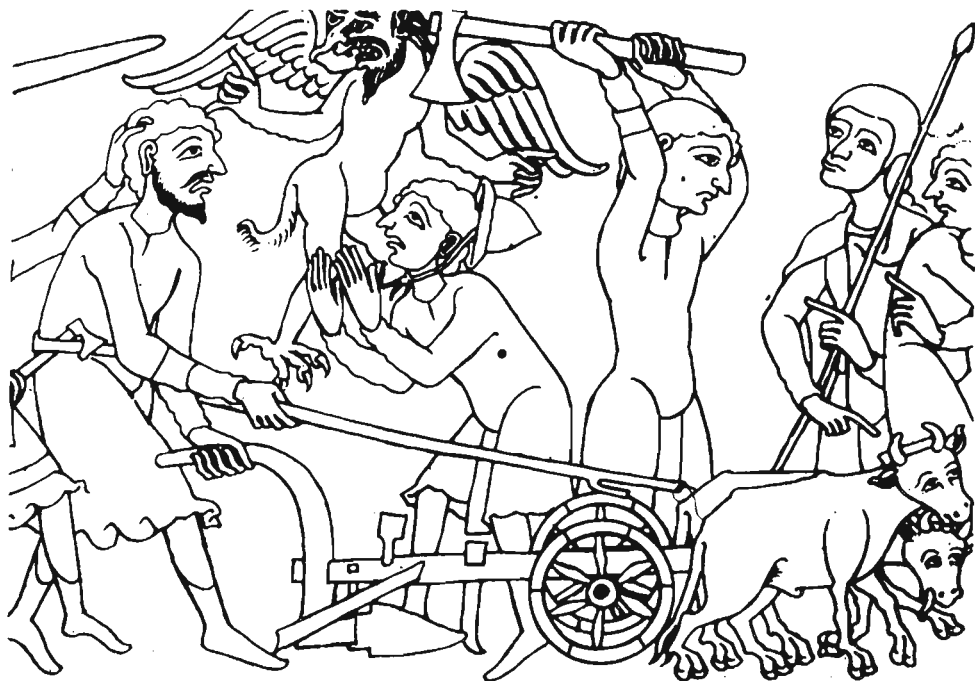


Fig. 11 En haut, l'aiguillon-déboureur au XIIème siècle; en bas, usage des deux opérations séparément.

pelées «cornus» l'emportent de beaucoup, trahissant les préoccupations caractéristiques de populations pastorales et agricoles, en général peu portées sur les armes. On remarque aussi que la morphologie de ces «poignards» ne correspond pas à la typologie établie pour ces armes à cette époque; on devrait y remarquer les épaulements arrondis de la lame du côté du manche ou les rivets de fixation, au même endroit, deux caractéristiques des poignards de la vallée du Rhône et du versant italien, que l'on retrouve parfaitement figurées non loin de là, dans le Val Camonica. Enfin, certaines de ces figurations de soi-disant «poignards» sont transformées en «cornus», (stylisations de bovidés) par adjonction de cornes sur une gravure antérieure de «poignard», cela établit une certaine relation entre la figuration primitive et celle qui s'en suit; cette relation coule de source si la figuration primitive est un soc, elle reste bien moins claire s'il s'agit d'un poignard. Dernière objection: certaines de ces gravures présentent une pointe arrondie ce qui est intolérable pour un poignard dont l'extrémité doit rester très aiguë, mais se voit fréquemment sur les socs en raison de l'usure. Il nous semble donc que la détermination de certains de ces pétroglyphes est à revoir en fonction de notre proposition; cela montre bien, ce qui est notre optique partielle dans cette étude, l'importance de l'identification précise de l'iconographie figurée dont nous venons de voir qu'elle peut être parfois confondue avec de nombreux autres sujets dont la signification est bien sûr, tout autre.

Nous pensons qu'il faut insister tout particulièrement sur ce point pour bien le graver dans l'esprit du chercheur et nous indiquerons quelques autres cas concrets bien caractéristiques à cet effet:

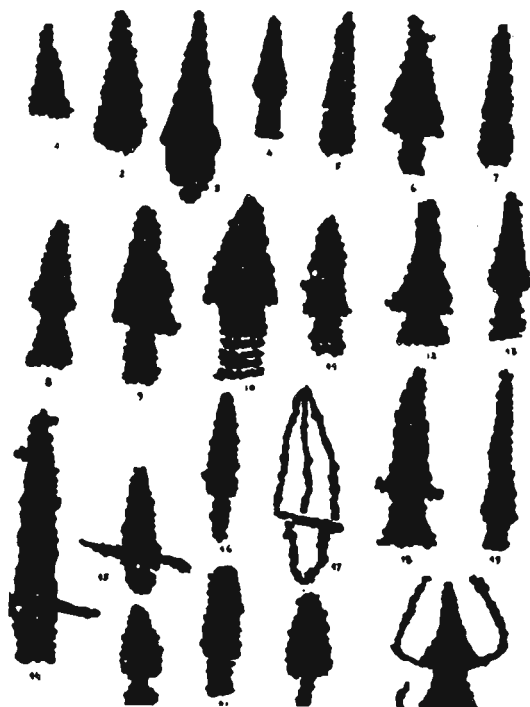


Fig. 12 «Poignards» (?) gravés du Mont-Bégo; à comparer avec les fig. 6 et 2.



Fig. 13 Crucifix stylisé,
transformé en arbalète
ultérieurement.

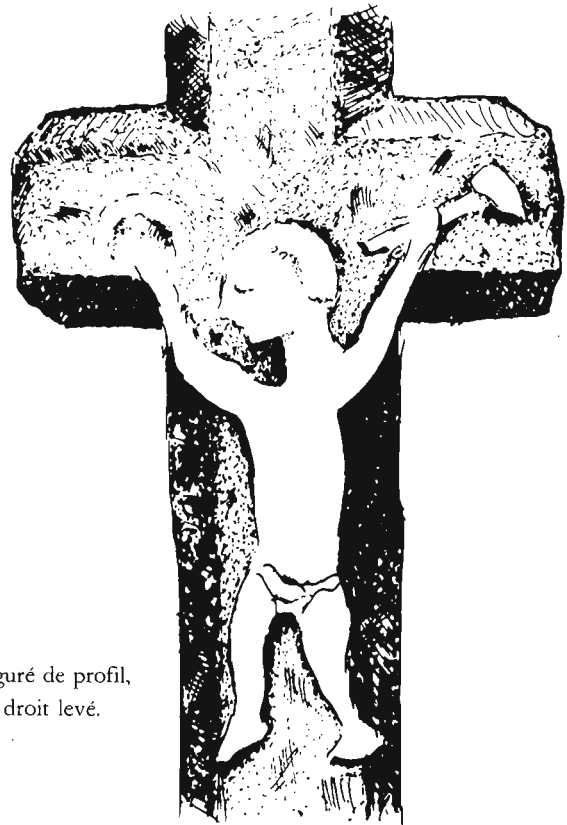


Fig. 14 Crucifix ou le Christ est figuré de profil,
jambes séparées et genoux droit levé.

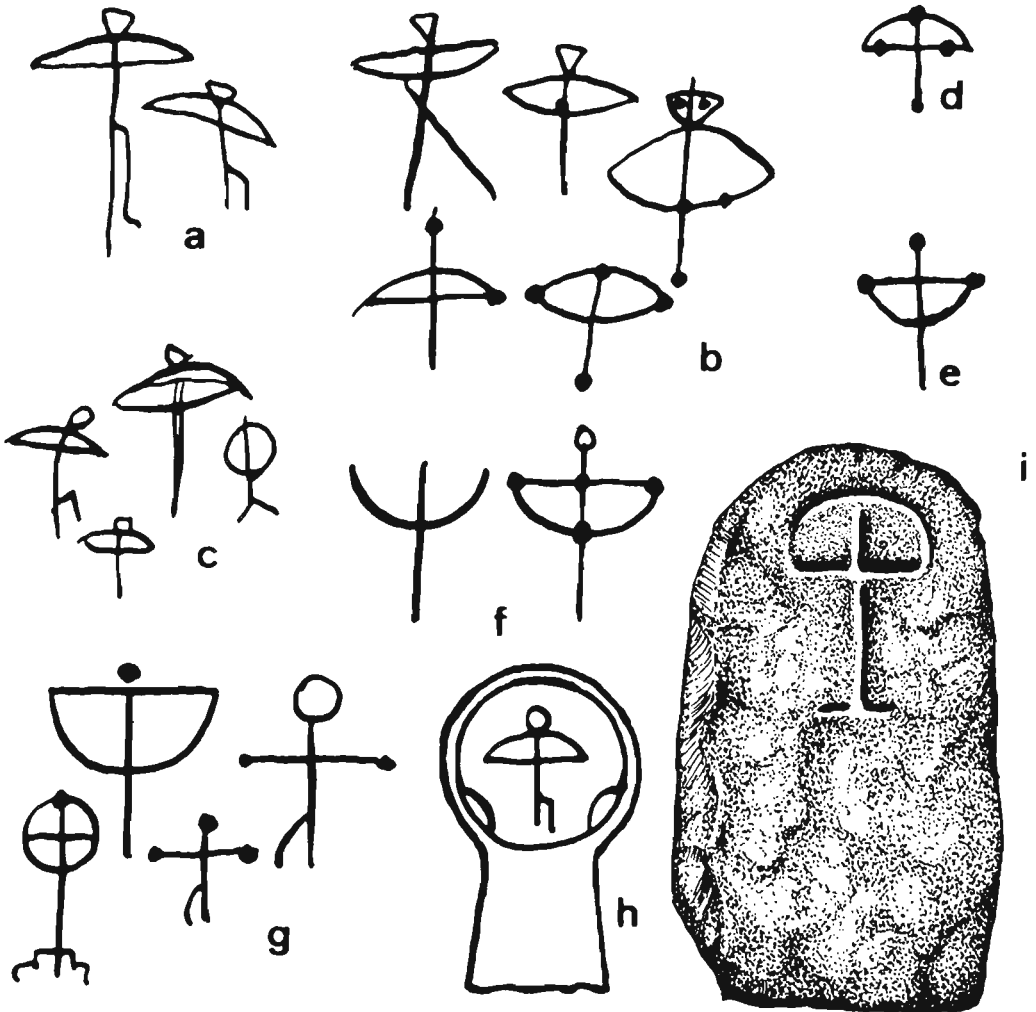


Fig. 15 Signes «arbalétriformes» dont la datation s'échelonne de l'âge du bronze au Moyen-Age.

Le Musée lapidaire du château comtal à Carcassonne présente une très belle série de stèles médiévales, en grande partie discoïdales; l'une d'entre-elles est intéressante à plusieurs titres dont nous ne retiendrons ici que l'illustration des erreurs que l'on peut commettre dans l'identification du sujet lui-même et qui peuvent aller jusqu'à entraîner une reproduction fautive (un dessin est toujours subjectif et se ressent de ce que l'on croit voir). L'iconographie de cette stèle, *fig. 13*, est donnée pour une arbalète, Ucla 1978, 1980, 1981; une observation attentive et critique met en évidence certains détails permettant de revenir sur cette identification. Tout d'abord, le câble est tracé maladroitement et contrairement à l'usage par une autre technique de taille, l'incision. On peut en déduire que ce détail n'est pas de la main du lapicide originel et qu'il peut être postérieur de beaucoup. On remarque aussi que l'étrier est rond voire ovalaire et non pas aplati comme le figure Ucla (P), *op. cit.* et comme en effet il le faudrait pour une arbalète, afin de bien plaquer au sol pour faciliter la tension du câble. De même le prolonge-

ment arrondi à l'intérieur de ce même étrier, n'a aucune raison d'être dans une arbalète. En fait, cette iconographie est une stylisation du crucifix, ou le christ est figuré auréolé sur une croix en tau. Le mouvement de la jambe, qu'on a pris pour le levier d'armement ou la gachette n'est pas unique, nous l'avons retrouvé sur une croix cimetiérale, *fig. 14*, mais du coté opposé. Ce type de figurations humaines stylisées qu'on appelle justement «arbalétiformes» est connu dès la protohistoire; ainsi celles signalées par l'abbé Abelanet, attribuées à la civilisation dolménique, *fig. 15a*, celles découvertes par Guiraud (R) dans l'Hérault *fig. 15b*, ou l'ont voit une jambe disparaître par stylisation et l'arbalète devenir un arc; cette évolution se retrouve dans les célèbres pétroglyphes du Mont Bégo, *fig. 15c*. Ces figurations ont perdurées comme bien d'autres thèmes, symboles et concepts jusqu'à la fin du Moyen-Age si l'on en juge d'après Turpin (P.), l'abbé Lefévre et Court et Leprince, *fig. 15e, f, g*, qui nous les montrent christianisées ainsi que Labéago-Mendiola, *fig. 15h*. De même, la stèle PZF 03 de Ucla 1980, ne concerne pas non plus une arbalète; notre *fig. 15i* montre qu'il s'agit encore d'une stylisation du même esprit ou l'on voit une croix anthropomorphe ou les deux pieds sont bien séparés et les bras en orant.

Dans cette collection de Carcassonne, deux très belles stèles discoïdales figurent sur une face, selon le même auteur, en tranchet pour le cuir, *fig. 16*. La comparaison est tentante mais l'on remarquera que sur les deux mo-

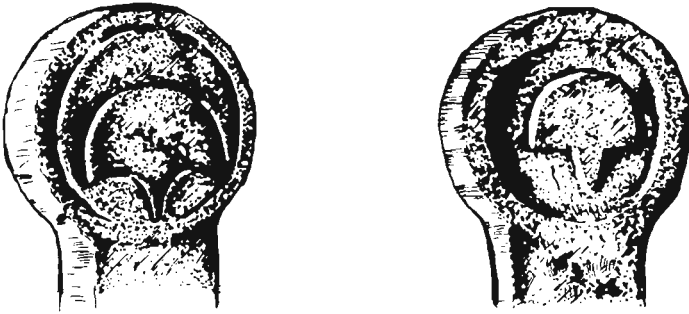


Fig. 16 Stèles discoïdales du Lauragais.

numents cet instrument est figuré sans son manche, on ne voit que la soie. Cette figuration d'un outil ainsi «radiographié» nous paraît anormale d'autant que ces manches sont souvent réalisés au tour avec une intention décorative ainsi qu'on le voit sur les bannières de confréries, sur les méreaux et sur un monument lapidaire du Musée de Borda à Dax, *fig. 17*. C'est qu'en réalité il s'agit là d'un soc d'araire destiné au sarclage comme on peut en voir de différentes tailles au Musée Béarnais du chateau de Pau, *fig. 18*.

Avec ces quelques exemples, nous pensons avoir démontré dans un premier temps qu'une iconographie doit être étudiée de façon très critique pour en déterminer la nature exacte et pouvoir en proposer une signification qui ne soit pas faussée au départ.

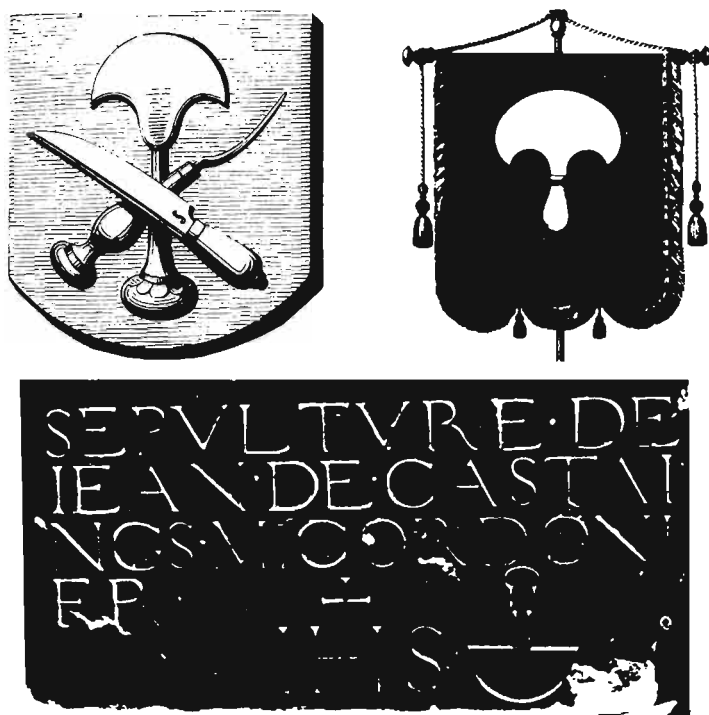


Fig. 17 Emblèmes corporatifs des cordonniers et pierre tumulaire tardive (XVIIeme ou XVIIIeme).

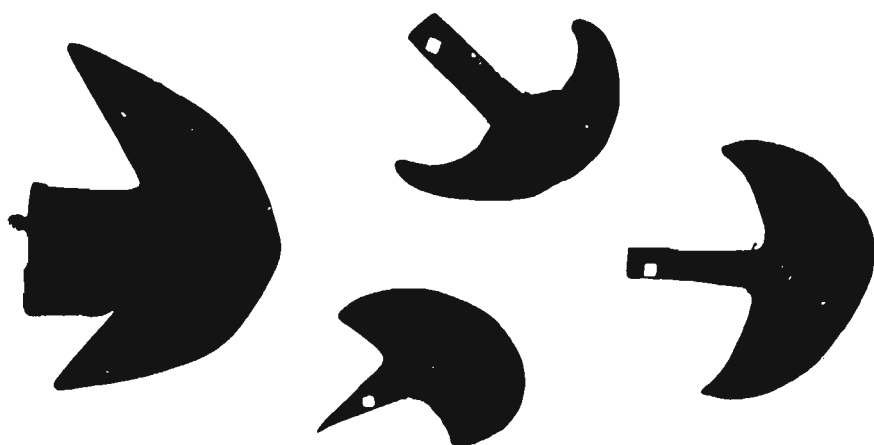


Fig. 18 Socs de sarclage et buttage pour araires.

Emblèmes, allégories, ou symboles?

Concernant cette signification des sujets que l'on pense avoir identifiés avec certitude, il semble qu'elle n'ait pas posée de problèmes à beaucoup d'auteurs et que l'on s'en soit tenu bien souvent à une déduction élémentaire.

re, pour ne pas dire simpliste. Ainsi, le soc indiquerait qu'il s'agit d'une sépulture de laboureur, la tenaille et le marteau celle d'un charpentier, la faux celle d'un faucheur, la règle et le compas celle d'un maître maçon etc., etc. Bref, on considérerait ces figurations comme étant des emblèmes corporatifs. Si l'on en fait une recension, on constate qu'il s'agit des professions les plus humbles, tisserants, laboureurs, tailleurs de pierre, cordonniers, etc., etc.; ils auraient tenu à présenter de façon ostentatoire sur leur tombe, un outil de travail qui en soi ne présente rien de particulièrement honorable et dont on doute qu'il ait pu même leur apporter les bénéfices suffisants à payer le dit monument. Il y a là quelque chose d'anormal d'autant qu'on ne semble pas connaître de monuments similaires afférant à des professions plus recherchées, plus rémunératrices et plus honorées telles que celles de médecins, orfèvres, notaires, changeurs, etc., etc., toutes professions très abondantes dont on est en général satisfait, qu'on arbore volontiers et qui permettent de payer facilement le monument et l'iconographie rappelant la source d'une certaine renommée, puissance ou richesse.

Cette interprétation faisant appel à des emblèmes de type corporatif conviendrait fort bien s'il s'agissait d'enseignes, de linteaux de portes, de méreaux, etc., etc., mais ici nous sommes en milieu funéraire et religieux, contexte particulièrement privilégié pour des interprétations spiritualistes ou cultuelles, tout au moins pour les monuments anciens antérieurs à la Renaissance et plus exceptionnellement par la suite.

Il faut bien savoir en effet qu'à ces époques lointaines, nos ancêtres étaient très imprégnés de traditions et de symbolisme et que leur mode de pensée différait beaucoup de nos conceptions réalistes et matérialistes. Nous aurions certainement tort de nous en tenir à des explications nous paraissant logiques à première lecture, notre logique n'étant pas celle des gens du Moyen-Age ou de l'Antiquité.

Aussi pour souligner cette éventualité d'une signification autre que corporative, nous donnerons quelques exemples concrets propres à faire réfléchir ceux qui ne sont pas familiarisés ou n'ont pas pensé à la Symbolique dont on doit pourtant toujours tenir compte en abordant les questions médiévales.

Nous choisirons ces premiers exemples dans l'archéologie funéraire gallo-romaine²⁵ en insistant tout d'abord sur l'Ascia, petite pioche *fig. 19*, que l'on trouve en abondance sur des monuments et inscriptions funéraires. Les textes antiques parlent d'une **ascia fossaria** et pour les tenants d'une interprétation matérialiste il n'y aurait que la moitié d'un pas à faire pour décréter qu'elle signale la sépulture d'un **fossor**. En réalité ce sujet à déjà défrayé les chroniques archéologiques et la bibliographie est importante; la synthèse que l'on peut en faire d'après les textes récents met en évidence le fait qu'il s'agit d'un symbole, témoin d'une cérémonie assurant la parfaite conformité religieuse et civile de la sépulture; c'est à la fois une garantie de concession à perpétuité et d'inviolabilité, une profession de foi et un motif apotropaïque repris également par les chrétiens. Nous sommes bien loin de l'explication matérialiste qui en ferait la tombe d'un fossoyeur!

25. Parce que cette période ayant connue une grande vogue, a monopolisée pratiquement la recherche et que les questions traitées ne prêtent plus en fait à la discussion.

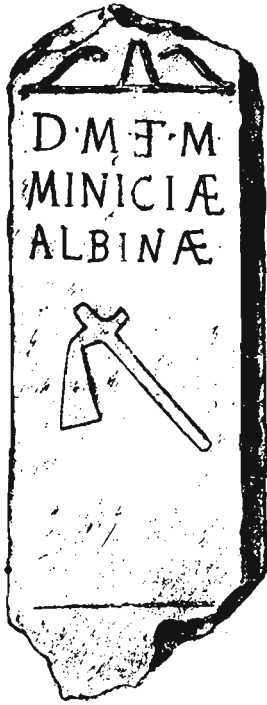


Fig. 19 L'ascia.



Fig. 20 Trois stèles funéraires gallo-romaine.



Fig. 20 bis Stèle funéraire hispano-romaine.

Pour plaisanter un peu avec un sujet qui pourtant ne s'y prête pas beaucoup, nous ferons remarquer que sur d'autres monuments funéraires gallo-romains, on rencontre souvent aussi la figuration d'un personnage (le défunt certainement) se versant ostensiblement à boire dans un gobelet, *fig. 20*, et nous posons la question de savoir si ceux qui choisissent généralement la simple interprétation matérialiste en feraient des «adorateurs de la dive bouteille» et voudraient y voir des tombes d'ivrognes? ²⁶.

Il est d'autres figurations similaires, tout aussi courantes, ou des personnages tiennent et présentent tantôt un panier de vannerie, tantôt un fruit, tantôt les deux; tant par leur nombre que leurs similitudes, elles attestent qu'il ne peut s'agir encore que d'une figuration idéographique concernant des objets rituels ou symboliques dont le sens profond nous échappe et pour lesquelles une traduction matérialiste serait ridicule et aussi enfantine que de voir dans un **loculus** des catacombes marqué d'une ancre, la sépulture d'un marin et celle d'un pêcheur là où figure un poisson. De nombreux autres objets, patère, niveau et outils de maçon ne peuvent être interprétés selon Hatt (M.), Déonna (W.) et Hours-Median (M.), qu'en envisageant le rituel ou le symbole. D'autres sujets des premiers temps chrétiens peuvent être également considérés comme des motifs idéographiques; ainsi le cheval galopant, les palmes et autres prix décernés au vainqueur qui sont en rapport avec l'amphithéâtre, le cirque ou le stade, considérés ici comme représentant les épreuves de la vie du chrétien et les récompenses méritées. Rossi (J.B. de) 1857, 82 en souligne la signification et le sens spiritualiste qui avait déjà été précisé par l'apôtre Paul. Martigny également rappelle la signification symbolique du cheval qui ne marque pas toujours la sépulture d'un **cursor**, *fig. 20 bis*, mais bien sûr cela n'est pas impossible et est également connu.

26. Il doit s'agir d'une allusion religieuse à quelque breuvage d'immortalité, une «Source de Vie» avant la lettre.

Déjà, à des époques encore plus lointaines cette conception était courante; ainsi du symbolisme funéraire de la hache dès la période mégalithique et plus tard chez les grecs, comme peut-être sur les stèles médiévales.

On peut encore invoquer le symbolisme funéraire de la bêche de Mardouk, le dieu qui meurt et ressuscite tous les ans, Contenau I, 339, et dont l'outil symbolique remontant au début du deuxième millénaire est encore représenté sur des stèles funéraires de l'Égypte copte *fig. 21*, en compagnie d'un autre symbole apotropaïque d'origine punique, le signe de Tanit, lui-même encore utilisé de nos jours.

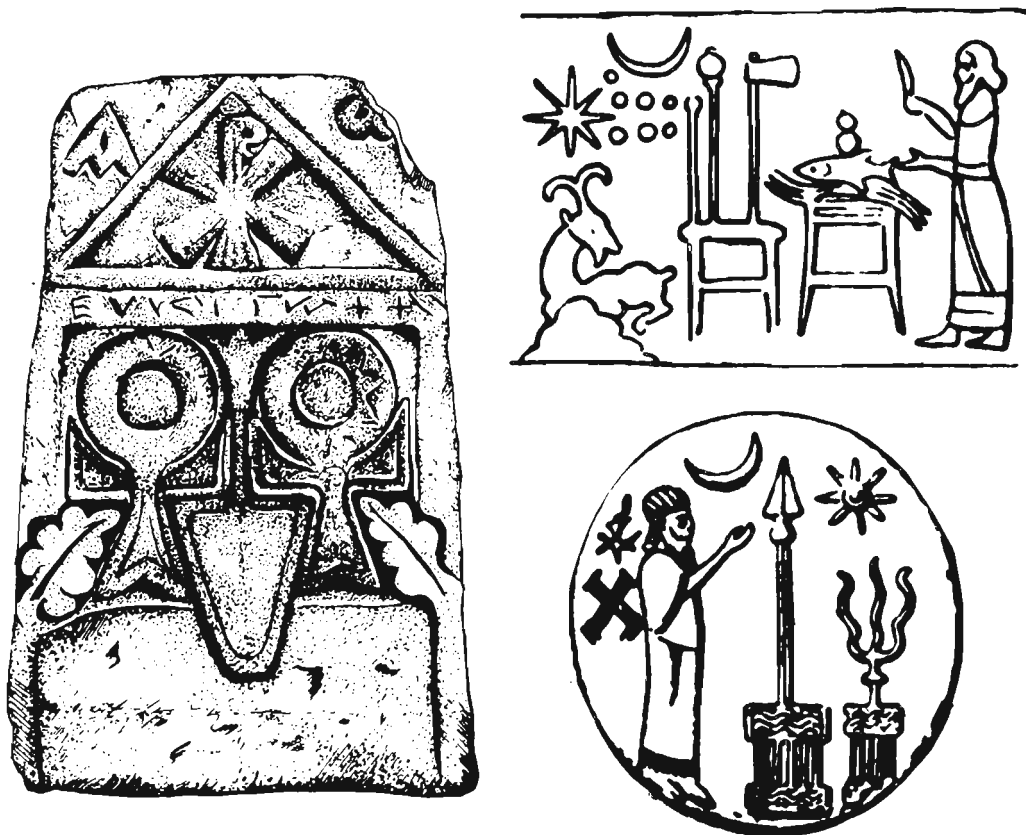


Fig. 21 Stèle chrétienne copte ou perdurent des symboles païens anciens: la bêche de Mardouk et le signe de Tanit.

Figurations du culte de la hache et de la bêche en Mésopotamie.

On voit bien là que ces symboles et d'autres, sont tellement bien gravés dans la mémoire de l'homme qu'ils peuvent perdurer durant des millénaires alors même que leur signification est totalement oubliée.

Pour en revenir au Moyen-Age qui nous intéresse ici plus particulièrement, les exemples ne manquent pas non plus qui doivent nous inciter à la prudence dans nos interprétations: Ainsi la *fig. 22* qui concerne une riche tombe du Musée de La Rochelle (elle était de surcroît à l'origine montée sur colonnettes) peut elle être en raison de son marteau celle d'un maçon

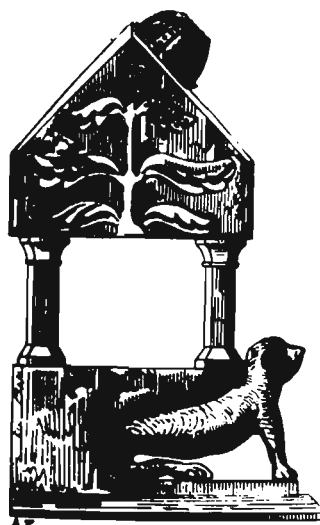
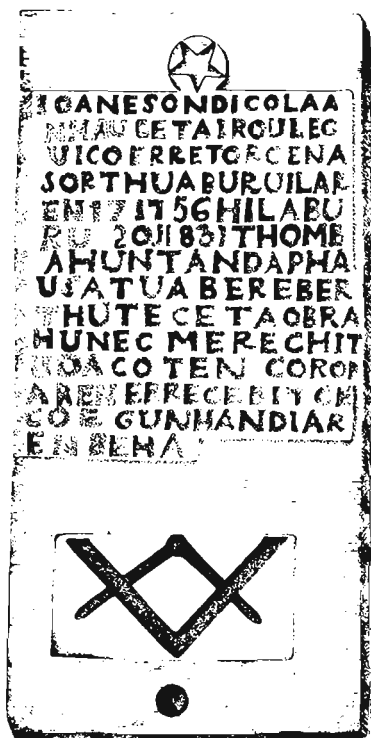
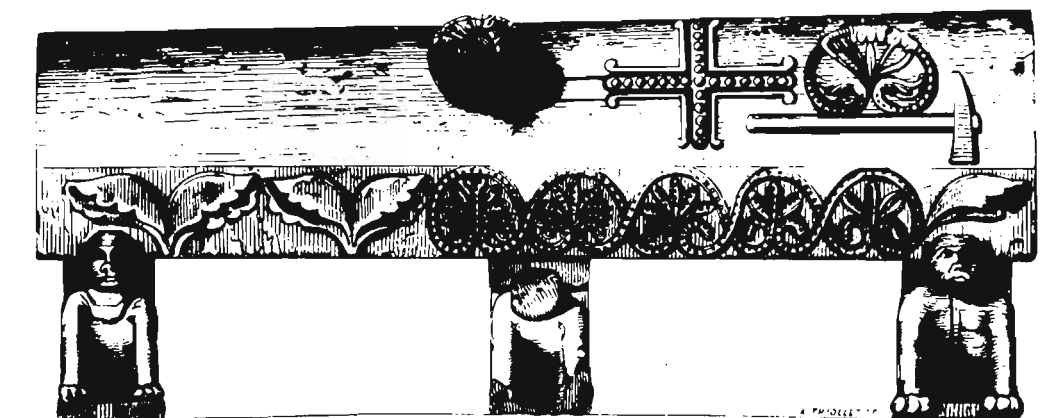


Fig. 22 Somptueux monument funéraire du XIIème siècle.

Fig. 23 Plate-tombe d'un curé de campagne du XIXème siècle.



Fig. 24 Croix cimetériale (?) avec figuration de marteau à la place d'honneur.

du XIIème siècle, fut-il entrepreneur? Certainement pas et il ne peut s'agir là que d'un très haut personnage civil ou religieux et il faut donner au marteau une autre signification que corporative...

Une autre exemple tout aussi probant nous est fourni par la dalle tumulaire n° 312 de Colas, notre *fig. 23* après révision du dessin de Colas par M. Duvert; la règle et le compas entrecroisés qui y figurent sont ici sans rapport aucun avec la profession du défunt, un très modeste curé de paroisse du XIXème siècle. Il faut donc encore chercher une signification spiritualiste et l'on peut tout aussi bien y voir le symbole du jugement méticuleux auquel il sera soumis, que celui de la stricte observance des règles de vie qu'il s'était tracé; peut-être est ce encore le symbole de celui qui a la connaissance des choses, de l'initié? Quoi qu'il en soit si ce n'était la légende épigraphique, les partisans de la facilité en auraient fait la tombe d'un architecte, d'un maître maçon ou pire contresens encore, celle d'un franc-maçon!

Dans le Lauraguais, à l'entrée du village de Caux nous avons pu voir une fort belle croix de type gothique, *fig. 24* qui porte à la croisée des branches la figuration d'un marteau. La méthode ici critiquée (mais dans le cas seulement où on l'utiliserait systématiquement et exclusivement) permettrait d'en faire la croix funéraire d'un carrier, maçon, ou tailleur de pierre. En fait, le monument de trois mètres environ, sur un énorme socle ne peut être qu'une croix de chemin ou une croix cimetiériale qui étendait ses bras au centre du cimetière. La figuration qu'elle porte ne peut donc se rapporter à une catégorie professionnelle, le cimetière étant par excellence un lieu d'égalité; aussi la croix étend une égale protection sur toutes les tombes du cimetière sans exclusive ni spécialisation. Il y a donc là une nouvelle entrave à l'interprétation corporative.

Nous avons déjà parlé du symbolisme de la hache qu'il faut mettre sur le même plan que celui d'autres outils plus ou moins contondants pouvant être considérés comme des armes ou des signes de puissance de divinités; ainsi le marteau bien connu du dieu Celte Sucellus ou celui de Charon moins connu, *fig. 25*. Mais il en existe bien d'autres qui peuvent être tout



Fig. 25 Charon, muni du marteau, entraînant une ombre enveloppée dans son linceul.

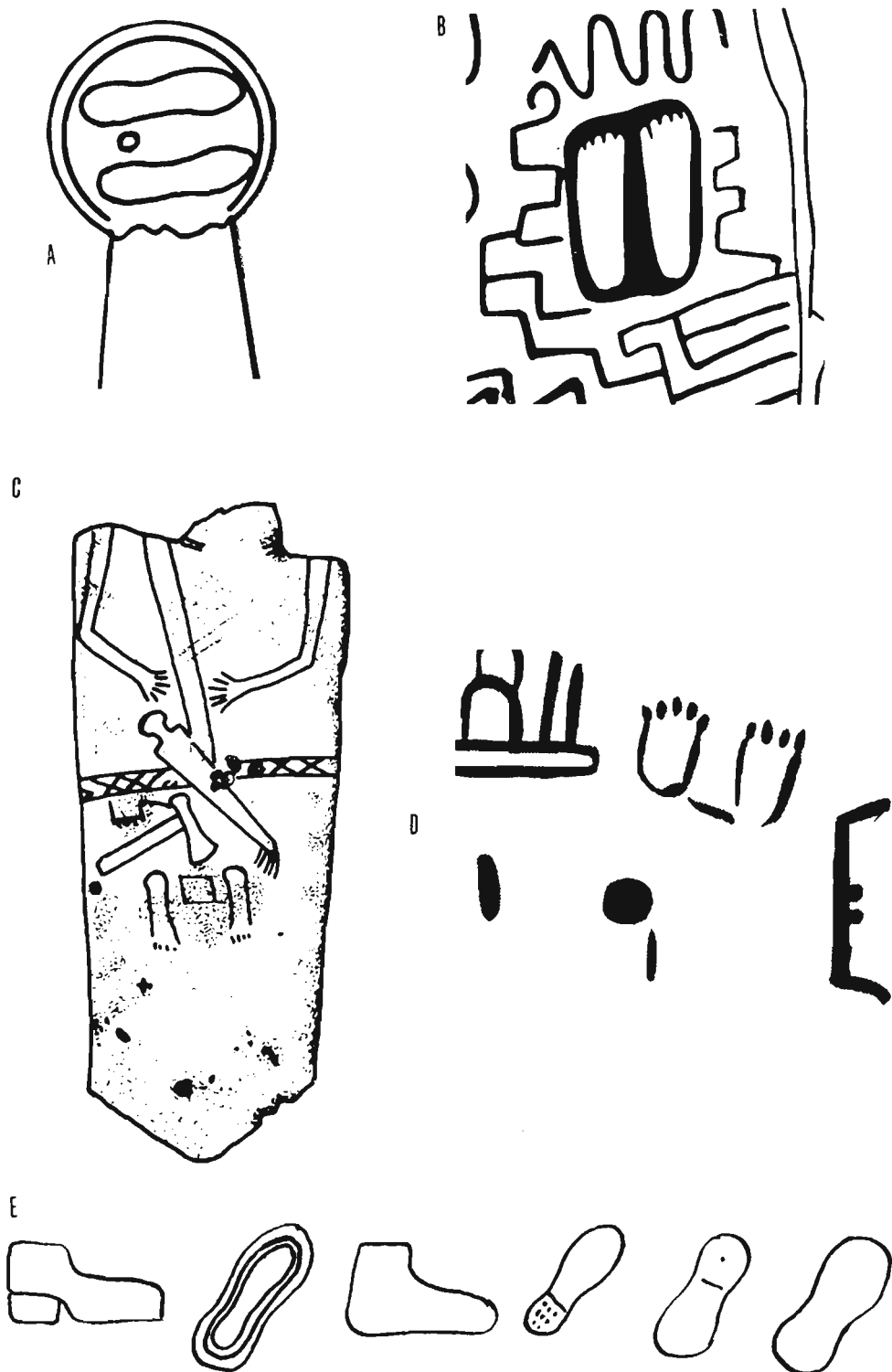


Fig. 26 A, stèle discoïdale d'après Labéago-Mendiola -b, gravure mégalithique -c, statue-menhir -d, peinture rupestre hispanique -e, graffiti d'églises.

aussi bien des emblèmes de la mort et donc directement en rapport avec les monuments funéraires. Ainsi, la faux est bien admise encore de nos jours avec ce sens partout dans le monde, mais la faucille a pu avoir aussi la même signification: «et lorsque le fruit s'y prête, aussitôt il y met la faucille, car la moisson est à point», Saint Marc 4-26; de même pour la serpette à tailler la vigne: «Je suis le vrai cep, mon père est le vigneron». Saint Jean 15, 1. Une autre figuration d'objet concerne la navette de tisserant qui nous paraît bien être figurée vide ce qui n'a pas retenu l'attention et qui peut être le symbole de l'épuisement du fil de la vie. On a également signalé en Navarre (Labéago-Mendiola 1982), une stèle portant une double figuration de pieds vus du côté de la plante et avant de la rapporter d'office à la sépulture d'un cordonnier, il faudrait se demander ce que signifie la figuration identique que l'on trouve sur statues-menhirs ou dans les sépultures des allées couvertes de Bretagne *fig. 26*. Il ne faudrait pas non plus oublier que cette figuration est aussi connue de l'antiquité chrétienne, Martigny *op. cit.*, à l'article «plante des pieds»; il signale que l'on a déjà proposé des interprétations spiritualistes: signe de possession du tombeau, selon l'adage «tout ce que ton pied aura foulé sera à toi»; d'après le symbolisme grec ce serait aussi le signe d'une chose perdue et regrettée et d'aucuns en on déduit qu'en venant baiser les pieds on exprimait une grande douleur et une grande vénération. Chez les païens, ces figurations appartenaient à des monuments votifs élevés à l'occasion d'un heureux retour après un long et périlleux voyage, et les chrétiens utilisèrent cette même idéographie «pour en faire l'allégorie du voyage de la vie heureusement et saintement accompli». Au Moyen-Age on retrouve ces figurations sur des porches ou des absides d'églises et nous en avons vu ressemblant à une paire de semelles en étudiant des *graffiti* de pèlerins en Chalosse, (Audignon) mais il en existe aussi dans l'Ouest de la France (Lefèbvre 1979), et l'on ne peut y voir que des attestations de passage de pèlerins, des engagements de vœux de pèlerinage, ou encore des attestations de fin de pèlerinage (Martigni 521 col. 2). Bezela-Morera (J.) 1982, a trouvé aussi cette figuration sur monument funéraire au Portugal (n° 245).

Il est également des figurations comprenant marteau, tenaille, clous, qui lorsqu'elles figurent du même côté que la croix ne peuvent être qu'en rapport avec la fixation et la déposition du christ sur la croix et non avec la profession de charpentier comme on l'a proposé ²⁷.

Quant aux scènes de chasse, *fig. 27* que l'on voit parfois sur des stèles ou des sarcophages ²⁸, elles n'impliquent pas une sépulture de chasseur, ce qui n'était pas une profession, mais se rapportent à un très ancien thème funéraire, scène allégorique de «la chasse sauvage», véhiculé par les Celtes depuis la Méditerranée orientale, mais venant peut être aussi d'un héritage plus ancien Indo-Européen ³⁰. Dès le début de l'âge du bronze, ce thème avait pris une valeur religieuse et culturelle ³¹.

27. Labéago Mendiola, communication au Congrès International de Bayonne sur la stèle discoidale basque.

28. Salin (E.), II, 154, 156.

30. On a prouvé l'origine Indo-Européenne de la métrique irlandaise et établi des similitudes considérables entre les droits hindous et irlandais. Les linguistes ont aussi découvert que de nombreux mots concernant la royauté et la religion avaient survécus dans l'Indo-Iranien et l'Italo-Celtique. Tout cela ferait des druides et des brahmanes «les héritiers d'une tradition commune d'érudition et de culture», Dillon et Chadwich 1974, 13 *in fine*.

31. Kurt Lindner, 424-426.



Fig. 27 Chasse rituelle à l'âge du fer –stèle discoidale en pays basque –sarcophage mérovingien –idem en Béarn –fragment de stèle hispano-romaine.

On nous demandera peut être maintenant ce que donnerait une interprétation spiritualiste de la figuration du soc qui nous a permis d'ouvrir cette étude et nous y avons en effet réfléchi: Au Moyen-Age, dans nos régions méridionales où ce signe est fréquent, la croissance agricole fut très faible et très lente en raison peut être d'une émigration importante vers les terres reconquises sur les Arabes³². De toute façon, la situation du paysan-laboureur, autrement dit le «rustre», qu'il fut serf, esclave, manant, vilain, colon, etc., ne fut jamais brillante; il était au bas de l'échelle sociale et il nous paraît peu probable qu'il ait eu la prétention de marquer sa dernière demeure par des monuments aussi ostentatoires et onéreux que ceux que nous envisageons ici. Plus tard, malgré une élévation sensible du niveau de vie et du niveau technique, il est évident que les luttes seigneuriales, les croisades, les famines, les brigandages, les pestes, la guerre de Cent ans, les guerres de religions, etc. ne contribuèrent pas à élever beaucoup le niveau de vie du paysan. C'est pourquoi il nous a paru difficile de rapporter systématiquement chaque fois à une classe aussi peu favorisée, une sépulture soulignée de façon aussi exceptionnelle. Nous avons trouvé une autre cause de doute dans le fait que cette figuration d'un outil des plus humble, se trouvait parfois singulièrement exaltée: ainsi le *fig. 28* nous le montre occu-

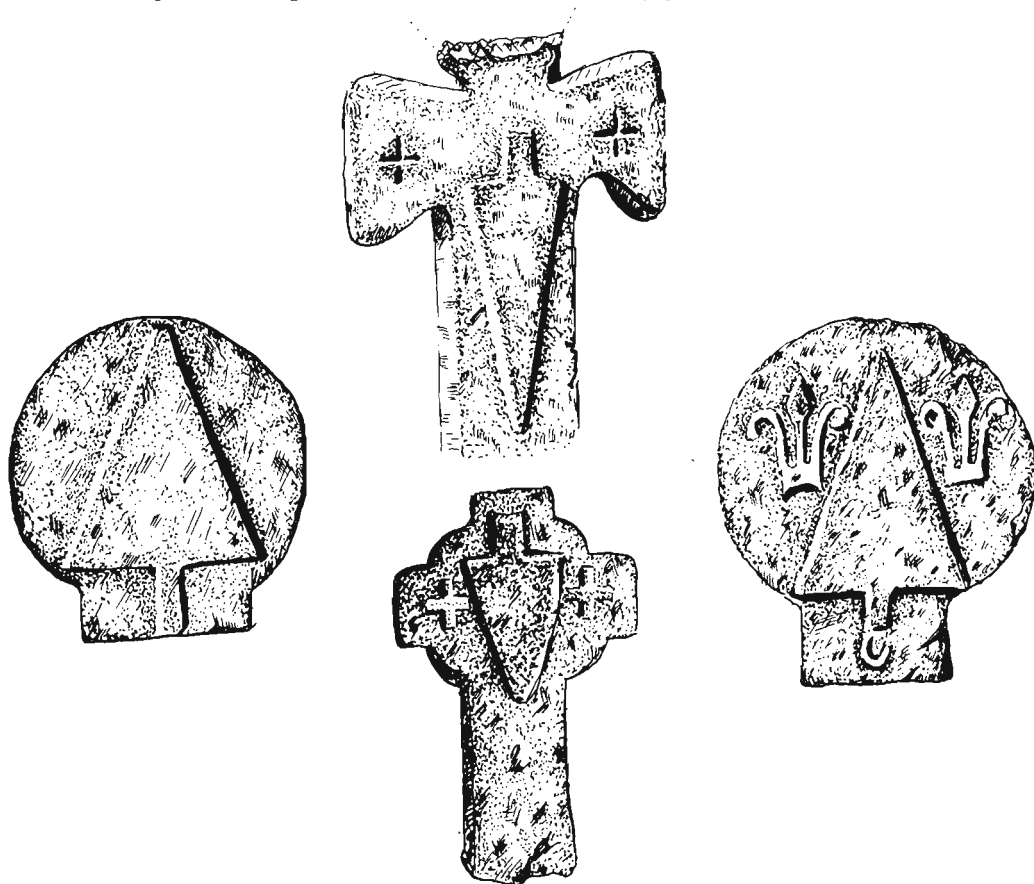


Fig. 28 Exaltation figurative du soc.

32. Selon Bloch (M.).

pant majestueusement toute la surface disponible d'une face jusque là réservée soit à une croix, identique ou différente de celle de l'avers, soit à un symbole religieux primordial: fleur de lis, arbre de vie, pentagramme, etc. etc. On peut la voir aussi *fig. 28* encadrée de fleurs de lis, cette fois honorifiques, voire de petites croix; c'est un honneur bien grand semble-t-il, s'il ne s'agit que d'un outil aussi vulgaire. Nous avons également remarqué que si ce sujet avait une répartition très étendue, sa densité était par contre très faible³³, ce qui peut paraître surprenant compte tenu du fait que les paysans-laboureurs représentaient de loin la majorité de la population en dehors des agglomérations. Une autre remarque résultant de l'examen de plusieurs centaines de cimetières ruraux dont une partie importante en voie d'abandon et certains totalement abandonnés depuis longtemps, met en évidence l'absence quasi générale de monuments lapidaires; les sépultures ne comprennent qu'un petit tumulus de terre, dont certains encore pourvus d'une modeste croix de bois; les croix de pierre anciennes sont rarissimes. Dans une partie de cimetière abandonnée, nous avons pu trouver une petite stèle discoïdale anépigraphie et aniconique encore en place dont seule dépassait du sol la partie sommitale du disque, nous avons pu constater que les trois ou quatre sépultures qui se trouvaient dans le même alignement, n'étaient marquées que par de simples pierres lauzes. Par contre, nous avons très souvent rencontré dans beaucoup de ces cimetières deux ou trois plates-tombes monolithes tranchant avec l'humilité des autres sépultures; dans tout les cas où nous avons pu déchiffrer la légende nous avons su qu'il s'agissait d'un prêtre de la paroisse. C'est cette dernière constatation qui nous a incité à voir dans quelques stèles discoïdales, la marque particulièrement honorifique des sépultures de prêtres que la paroisse tenait à différencier et honorer plus particulièrement; le soc serait alors le symbole de celui qui défriche les coeurs, les laboure pour semer la bonne parole afin que germe la Grâce. Saint-Paul s'adressant aux Corinthiens 3, 9, avait dit «vous êtes le champ de Dieu». D'autre part le charrue est de tout temps un instrument sacré, symbole de la prise de possession, de la fécondation, de la création, etc. Au Danemark, on a trouvé sous des tumulus à inhumations, des traces préalables d'un labourage rituel devant préparer la germination d'une nouvelle vie dans l'au-delà Rossi, 1979, 89; cela nous semble bien devoir renforcer notre proposition d'une conception spiritualiste idéo-graphique du soc d'araire.

Bien sûr, notre hypothèse ne saurait être radicale pas plus d'ailleurs que celle concernant les autres outils, armes ou objets et il faut envisager certainement un fort pourcentage d'exceptions, d'autant plus important que l'on se rapproche des temps modernes ou l'usage du symbolisme disparaît dans la mentalité générale.

Nous ne doutons pas que quelques paysans de la fin du Moyen-Age devenus plus cossus et fiers de leurs réussites, ignorants de surcroît de la Symbolique désormais réservée aux clercs, aient cru voir dans ce type de figuration l'emblème de l'un des leurs et aient demandé pour eux même, une décoration similaire, mais il s'agira certainement de sépultures d'époque tardive et il sera de toute façon très difficile de pouvoir opter à coup sûr pour l'un ou l'autre cas.

33. Une seule station arrive à trois figurations.

Armes parlantes?

Une autre source importante d'erreurs dans l'interprétation de l'iconographie d'un monument funéraire peut aussi venir de ce que l'on avait recours fréquemment à l'époque médiévale, aux «armes parlantes» et l'on tombera très facilement dans le piège s'il n'y a pas de légende épigraphique d'accompagnement.

Ainsi, Armand-Calliat 1948, signale sur une tombe du XV^eme siècle une figuration de ciseaux, mais il ne s'agit pas de la sépulture d'un tailleur ou de celle d'une couturière, mais de la tombe de la famille Barbier; c'est donc là un emblème qui n'est pas en rapport avec la fonction du défunt, mais avec son nom. Dans le même esprit, on peut voir au musée de Chalon une navette figurée sur une tombe, celle de Claude Tisserant, 1507. A Toulouse, le Musée des Augustins abrite de fort belles croix funéraires, l'une d'entre elles, figure un arbre et c'est a tort qu'on voudrait en faire la tombe d'un bûcheron car la légende précise que c'est celle d'un membre de la famille des La Garrigue; le *garrig* ou *garric* signifiant chêne en langue d'Oc, on pourrait avoir aussi cette figuration sur la tombe d'un Ducassé, le terme «cassé» étant équivalent, mais on pourrait aussi l'avoir en terre d'Oil sur la tombe d'un Duchêne.

Dans ce même Musée des Augustins, une pierre tombale (n° 760 du catalogue de 1863) figure une chèvre sur une montagne, il ne faut pas se presser d'en faire pour autant le monument funéraire d'un chevrier car heureusement une courte inscription précise que c'est celui de Guilhem de Moncrabié, patronyme que l'on peut traduire par Guillaume du Mont aux chèvres.

Dans le Comminges, à Laffite-Vigordane qui possède une série de stèles cruciformes des XVI^eme et XVII^eme siècle, l'une poserait un problème car elle figure à la fois le soc et une paire de clefs croisées dans une couronne de feuillages *fig. 29*. Le verso heureusement donne le nom du défunt: Clavhère qui pour ceux qui pratiquent la langue d'Oc et se rappellent leur latin, explicite immédiatement la présence des clefs qui sont ici des armes parlantes; quant au soc, il fait allusion soit au fait qu'il s'agit d'un prêtre comme nous l'avons proposé ou d'un paysan laboureur. Dans le Gers, à Castet-Arrouy nous avons pu voir un prie-dieu marqué au moyen d'une clef portée au rouge et l'on nous a précisé qu'il appartenait à la famille Claverie³⁴ ce qui atteste de l'usage des armes parlantes jusqu'au début du XX^eme siècle. Dusan, *op. cit.*, a signalé dans le Lauraguais plusieurs croix funéraires figurant également une clef; elles peuvent se rapporter au même cas que ci dessus, mais si l'on envisage une interprétation spiritualiste on peut aussi y voir la clef symbole de la mort, qui ouvre la porte de la Vie Eternelle, conception tout à fait normale à une période qui fut sans doute l'apogée du christianisme.

Pour en terminer avec les armes parlantes, nous ajouterons qu'on connaît la figuration d'un fuseau dans les armes des Fuzelier et celles de maillets sur les blasons des familles Martell, de Mailloc, de Mailhy, Mailhar,

34. Mais cela aurait pu convenir aussi bien pour une famille Clavé en pays d'Oc et Clavier en terre d'Oil.

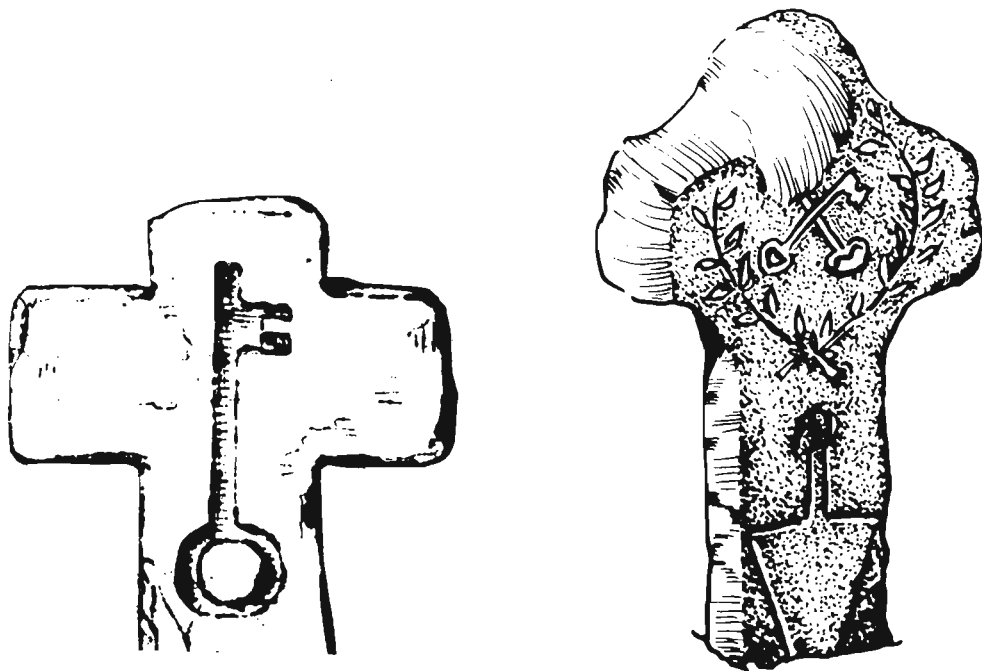


Fig. 29 La clef arme-parlante et la clef symbole.

Maillet. Cet usage n'est d'ailleurs pas réservé au Moyen-Âge et était déjà justement employé sur des monuments funéraires romains; ainsi l'on connaît la figuration d'une truie accompagnant le nom *Porcella*, celle d'une chèvre pour celui de *Caprioles*, d'aigles pour *Aquilus*, et *Aquilina*, d'un serpent pour *Dracontius*, d'un joug faisant à la fois allusion au mariage et au nom du mari: *Jugas*, etc. etc. selon Martigny 1865, 448.

Il ne faut donc pas oublier les possibilités iconographiques qu'entraîne l'usage des armes parlantes sur les monuments funéraires et les risques d'erreurs consécutives qui peuvent s'en suivre.

Conclusions

Notre propos dans cette étude n'est donc pas de récuser chaque fois, loin de là, la relation qu'il peut y avoir entre le motif iconographique et la profession du défunt. Cette relation est d'ailleurs parfois soulignée par une accumulation d'objets allant tous dans la même sens, *fig. 30* et là le doute n'est plus permis³⁵.

35. Colas (L.) donne dans son album des figurations de ce type qui constituent, sur discoïdales, des équivalents parfaits à nos propres figures; ainsi le n° 448, où seize objets de fer prouvent qu'il ne s'agit pas d'un forgeron ordinaire mais d'un spécialiste à la fois taillandier, cloutier et réalisateur de petite mécanique. De même les n° 411 où huit objets concernent le métier de tailleur de pierre; on remarquera l'outil à pointe triangulaire, qui pourrait nous renvoyer en début de cette étude; il s'agit ici comme l'exige le contexte et la longueur de la tige d'un ciseau à pierre; mais mal figuré, avec un tige trop courte, comme sur le n° 1128 du même auteur, il peut entraîner également une nouvelle erreur d'identification que nous n'avons pas signalée au chapitre du «signe triangulaire».

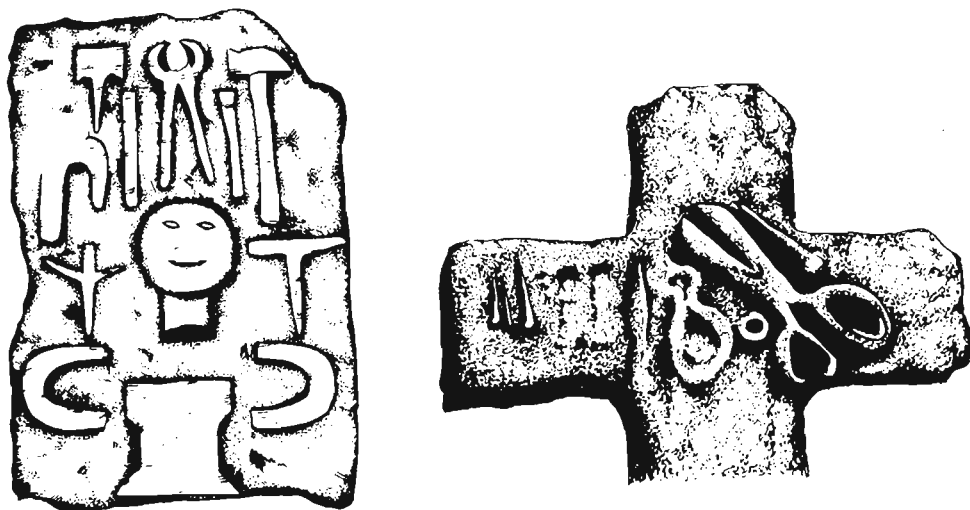


Fig. 30 Pierre funéraire et croix où l'accumulation d'objets renforcent la signification corporative.

Ce que nous avons voulu en réalité, c'est attirer l'attention sur la difficulté et l'insécurité d'une détermination et mettre en garde contre une explication trop hâtive de ces figurations interprétées selon un mode de pensée propre au XX^e siècle alors qu'elles ont été réalisées à une période fondamentalement différente en ce qui concerne la vision des choses. Il n'existe malheureusement pas de lunettes que l'on puisse utiliser pour examiner les monuments funéraires avec une optique spécifiquement médiévale ou antique et c'est pourquoi il faut éviter sous peine de se fourvoyer dans des conclusions erronées, d'interpréter «systématiquement» ces figurations comme étant un rappel de la profession du défunt, alors qu'elles peuvent avoir au contraire une signification spiritualiste: mythique, rituelle, symbolique, mystique, etc. etc. Ces significations sont d'ailleurs celles qui se gravent les plus profondément dans l'inconscient humain et qui peuvent perdurer durant des millénaires; C'est «la loi de perpétuité du rite» de Goury (G.) 1927, 346, que nous pensons avoir démontrée pour différentes iconographies funéraires.

L'interprétation matérialiste vient tout naturellement à l'esprit de l'homme du XX^e siècle en raison de sa formation intellectuelle essentiellement pragmatique et cartésienne³⁶ et parce qu'elle est aussi la plus simple; nous pensons avoir montré qu'il ne doit pas toutefois s'en tenir aux seules explications qui lui paraissent logique à première vue, cette logique moderniste étant tout à l'opposé d'une perception multi-millénaire grande ouverte sur le monde des symboles, des mythes et des traditions.

Pour tirer tout ce qu'elle peut donner de l'archéologie funéraire et en particulier de son iconographie, il faut utiliser non seulement toutes les ressources de l'Histoire des Religions, mais aussi celles de l'Histoire de l'Art depuis les origines en y associant celles de l'Ethnologie trop souvent disso-

36. Quant il ne s'agit pas d'une tentative délibérée ou inconsciente, consécutive à une formation philosophique particulière.

ciée. Il faut encore se défaire au mieux des principes et des raisonnements modernistes comme des idées reçues, pour emprunter autant que faire se peut, les façons de voir, de penser, de croire et de s'exprimer de l'époque correspondante; C'est sans doute difficile mais cela devrait nous éviter de prendre saint Pierre pour un serrurier à cause de ses clefs, et saint Laurent pour un cuisinier en raison de son gril!...

Resumen

La arqueología funeraria que permite penetrar en lo más hondo del corazón y del pensamiento del Hombre se encarga por eso de una gran responsabilidad. Es por lo que los testimonios iconográficos que nos entregan los monumentos funerarios tienen que ser estudiados, identificados e interpretados con el mayor rigor; desgraciadamente no siempre pasan así las cosas y eso conduce a cascadas de errores si los utilizadores sucesivos no hacen la crítica de las fuentes. Y así nuestro conocimiento del Hombre antiguo o medieval puede resultar completamente falseado.

Con ejemplos concretos y precisos, queremos demostrar primero que la identificación de esta iconografía puede ser una primera causa de error que acarrea de oficio una mala interpretación de su significación. El primer ejemplo que hemos escogido y estudiado particularmente, es «el signo triangular», considerado actualmente como reja de arado, pero para el cual había sido propuesto media docena de identificación diferentes.

Hecha la identificación y evidentemente significativa esta iconografía, la interpretación de esta significación será un nuevo riesgo de errores. La tendencia más corriente, es hacer de los objetos representados unos emblemas corporativos. Eso es un procedimiento demasiado sencillo que no hace ni cuenta del contexto religioso y tampoco del modo de pensar espiritualista: simbólico o mítico del hombre medieval.

Figuraciones tales como las del *ascia*, del hacha de la Gran Diosa, de la bebida de la inmortalidad, de la laya de Mardouk, como todos los objetos-signos del tiempo de las catacumbas, demuestran que una mera interpretación materialista puede estar a veces ridiculamente lejos de la verdad. Otros ejemplos relativos a la época medieval nos permite dudar de las interpretaciones que fueron dadas en lo que concierne a la figuración de martillos, de reglas y compases, de tenazas y otros muchos objetos o aperos. En efecto, muchas veces existe una posibilidad de explicación espiritualista que conviene perfectamente con el talante del Hombre medieval y damos algunos ejemplos. Su visión de las cosas era muy diferente de la nuestra, completamente modificada progresivamente desde el siglo XVI, por conceptos modernistas de lógica y pragmatismo, o filosofías variadas; en cambio, el hombre de la Edad Media estaba sumergido en un medio empapado todo de mística y de textos religiosos y su inconsciente no estaba todavía despejado de los mitos y tradiciones que pesaban sobre él desde milenios.

Otra causa de error en la interpretación de esta iconografía viene también del uso corriente de las «armas que hablan», donde el sujeto figurando sirve para evocar el nombre o el apellido, y no el oficio.

Es necesario, pues, evitar ver «sistémicamente» emblemas corporativos en figuraciones que pueden tener una significación espiritualista, sea religiosa, sea mítica, simbólica, etc.

Para abordar estos problemas y tener alguna suerte de resolverlos, un buen conocimiento de la Etnología, de la Historia del Arte, y de la Historia de las Religiones desde sus orígenes, es cierto imprescindible. De todos modos, una interrogación será más leal, hablando científicamente, que una afirmación sin pruebas que puede acarrear una cascada de errores; sobre todo tendremos que desprendernos de nuestras concepciones modernistas para intentar adoptar el modo de pensar, de creer, y de expresarse de nuestros antepasados; eso será, desde luego, lo más difícil.

Illustrations :

Localisation et sources.

- Fig. 1 A, graffiti sur le porche de l'église d'Eyres-Moncube (Landes); d'après photo de l'auteur.
 B, dalle tumulaire dans l'église de Grevilly (Saône et Loire), d'après Armand-Calliat (L.) 1948; comparer avec la suivante.
 C, clef de voûte du début du XVIème siècle, église de Sariac-Magnoac (Htes. Pyr.), dessin de l'auteur.
 D, stèle discoidale, église de Ste. Croix de Quintillargues (Hérault); d'après Aussibal (R.) et Giry (J.) 1980, 40.
 E, croix funéraire, cimetière de Le Fréchet (Hte. Gar.); dessin de l'auteur.
 F, clef d'arcade de porte à Dambach (Bas-Rhin); d'après Riff (A.) 1948.
- Fig. 2 Relevé morphologique de socs gravés sur monuments, d'après photos de l'auteur.
- Fig. 3 A, maçon au XIVème siècle, miniature n° 9106 de la B. N., d'après Parmentier 1909, 32.
 B, stèle gallo-romaine du Musée d'Autun, d'après de Caumont, ère gallo-romaine, 495.
 C, méreaux de plombiers-couvreurs, charpentiers, tailleurs-maçons, d'après Bosc (E.) et selon Forgeais (A.) 1874.
 D, stèle funéraire d'Allemagne (Hesse), d'après Azzola 1972, 118.
- Fig. 4 Coré tenant una charrue primitive; peinture sur vase d'après Mayassis (S.), 30, selon Lenormant-Witte.
- Fig. 5 Labourage avec coutrier et araire à l'âge du bronze, selon Duby 1975, 116; idem Rossi (E.) 1979, 211.
- Fig. 6 Socs d'aires de l'âge du fer, d'après Dechelette (J.) 1914, 1979.
- Fig. 7 Araire à vigne de Lomagne, d'après Polge (H.) 1956, 99.
- Fig. 8 Stèle discoïdale de Montestruc (Gers), croix funéraire d'Alan (Hte Gar.) et stèle discoïdale de L'Isle de Noé (Gers); dessins de l'auteur.
- Fig. 9 Socs d'aires du Musée de Mimizan (Landes); dessins de l'auteur.
- Fig. 10 Clef d'arcade de porte à Rosheim (Bas-Rhin) d'après Riff (A.) 1948 et selon relevés du Musée Alsacien —gravures sur une pierre tombale, cimetière de Ligné-les-Bois (Charente), d'après Simonnaud (R.) 1973.
- Fig. 11 Miniature fin XIIème siècle tirée de *Moralia in Job* d'après Duby 1975, 410. Au dessous, miniature des XI–XIIème siècle d'un manuscrit de *La Cité de Dieu*, bibliothèque Laurentienne, Florence, d'après François (M.) 1966, 262.

- Fig. 12 Différents types de poignards gravés du Mont Bégo d'après Rossi (Ed.) 1979 et selon les relevés de H. de Lumley.
- Fig. 13 Crucifix stylisé sur stèle discoïdale du Lauraguais; Musée du chateau Comtal de Carcassonne; photo de l'auteur.
- Fig. 14 Croix cimetériale avec iconographie atypique, du département du Gers, en instance de classement parmi les monuments historiques.
- Fig. 15 Stylisations humaines «arbalétiformes»: a, des Pyr. Orientales, d'après Abelanet (J.) –b, d'Orlagues (Hérault) d'après Guiraud (R.) –c, du Mont Bégo, d'après Rossi (Ed.) 1979 selon les relevés de Conti, Isetti et de Lumley –d, de Fontainebleau (Seine et Marne), d'après la publication du colloque de Fontainebleau, Mai 1975 –e, de Basse-Normandie (porche d'église) d'après Turpin (P.) –f, de l'Orne (graffiti d'église) d'après Lefebvre (G.) –g, de l'Ardèche, d'après Court (Y.) et Leprince (A.), (comparer les deux signes cruciformes à notre fig. 14) –h, sur stèle discoïdale Espagnole, d'après Labéaga-Mendiola –i, sur stèle funéraire, chapelle de Ste Madeleine de Pezens (Aude), dessin de l'auteur.
- Fig. 16 Deux stèles discoïdales du Lauraguais, au Musée de Chateau Comtal de Carcassonne, dessin de l'auteur.
- Fig. 17 Blason des cordonniers de Bourg-en-Bresse et bannière de la corporation des cordonniers d'Épernay, d'après Lacroix (P.) et Duchesne (Al.) 1852; pierre tombale au Musée de Borda de Dax.
- Fig. 18 Socs de sarclage ou buttage au Musée de Pau, exposition sur la culture du maïs en Béarn; photo de l'auteur.
- Fig. 19 Monument funéraire gallo-romain, d'après Espérandieu (Em.) 1889, pl. XXII.
- Fig. 20 Trois monuments funéraires gallo-romains d'après de Caumont (Ere gallo-romaine) 486, 489, 497.
- Fig. 20 bis Stèle hispano-romaine de Ambato Paramon (León) d'après Simon (F. Marco) 1976 et selon Blazquez.
- Fig. 21 Stèle funéraire Copte, dessin de l'auteur d'après photo n° 82 de Klaus Wessel 1964. Culte de la hache sur un cylindre assyrien et adoration de la lance-bêche de Mardouk sur une intaille; d'après Mayassis (S.), 38, 40.
- Fig. 22 Riche tombeau du XIIème siècle au Musée d'Angoulême: d'après de Caumont (architecture religieuse, 18).
- Fig. 23 Plate-tombe basque; n° 312 de Colas 1923, révisée par Monsieur Michel Duvert.
- Fig. 24 Croix monumentale de Caux (Aude).
- Fig. 25 Ombre à cheval entraînée par Charon; sur une urne étrusque du Musée de Volterra; d'après Martha (J.) 1889, 178.
- Fig. 26 A, Stèle discoïdale d'après Labéaga-Mendiola –B, dolmen du Petit Mont d'après Péquart et Le Rouzic 1927, pl. 76 et 77 –C, statue-menhir du Bulgarie, d'après Arnal (J.) 1976, 213 –D, peinture magdalénienne de la grotte de la Posiega (province de Santander), d'après Mayassis (S.) 631, selon Goury (G.) –E, graffiti d'églises Normandes d'après Turpin (P.).
- Fig. 27 Le thème rituel et funéraire de la chasse: sur une urne de la civilisation illyrienne des champs d'urnes, d'après Lindner (K.), 425 – sur une stèle discoïdale basque d'après Duvert (M.) –sur un sarcophage barbare du département de l'Eure d'après Salin (Ed.) 11, 155 –sur un sarcophage mérovingien au Musée Béarnais du chateau de Pau, dessin de l'auteur – sur une stèle discoïdale du Musée de Burgos; dessin de l'auteur d'après Osabay Erenchun 1974.

- Fig. 28 Stèle discoïdale de Montferrand (Aude) –croix funéraire au Musée du chateau Comtal de Carcassonne –stèle discoïdale de Montferrand (Aude) –stèle pseudo-discoïdale de St Léonard (Gers); dessins de l'auteur.
- Fig. 29 Croix funéraire du cimetière de Lafitte-Virgordane (Hte Garonne) dessin de l'auteur –croix funéraire de Belpech (Aude) d'après Dusan (B.), 1866.
- Fig. 30 Dalle tumulaire à Villeneuve de Mézin (Lot et Gar.), dessin de l'auteur –croix funéraire à l'emplacement d'un crime, selon la tradition, à Audressein (Ariège); dessin de l'auteur.

Bibliographie citée dans le texte

- ABELANET (abbé J.) Les gravures rupestres schématiques des Pyrénées-Orientales. *Atacina*. Carcassonne.
- ARMAND-CALLIAT (L.) Emblèmes de métiers gravés dans la pierre en Chalonnais. *Artisans et Paysans de France*. Leroux ed. Paris-Strasbourg 1948.
- ARNAL (J.) Les statues-menhirs, hommes et dieux. ed. des Hespérides, 1976.
- AUSSIBAL (R.) Les stèles discoïdales de la Couvertoirade et du Larzac Aveyronnais. *Bull. de liaison des Amis de la Couvertoirade* n° 29, oct. 1978.
- AUSSIBAL (R.) et Giry (J.) Les stèles discoïdales du département de l'Hérault. *Archéologie en Languedoc*, n° spécial 1980, 13-40.
- AZZOLA (Jul. et Fried. Karl) Mittelalterliche Scheibenkreuz-Grabsteine in Hessen. *Hessische Forschungen*. n° 10, 1972.
- BARBÉ (L.) 1980 a Les stèles discoïdales du département du Gers. *Archéologie en Languedoc* n° spécial 1980, 117-128.
- BARBÉ (L.) 1980 b. Problèmes de terminologie dans l'étude des stèles discoïdales en particulier et dans celle des symboles religieux en général. *Archéologie en Languedoc* n° spécial 1980, 167-180.
- BARBÉ (L.) Les stèles discoïdales landaises. Communication au Congrès International de Bayonne 1982 sur la stèle discoïdale basque. A paraître.
- BARBÉ (L.) La croix de Toulouse et la datation des stèles discoïdales. *Ménestral*, n° 33, 1983.
- BENOIT (F.) Art et Dieux de la Gaule. Arthaud 1969.
- BLOCH (M.) L'Histoire rurale Française 2 T. P. 1961-1964.
- BOSC (Ern.) Dictionnaire raisonné d'architecture. 4 T., P. Firmin-Didot 1884.
- BRISSAUD (Sim.) L'iconographie de la croix et des symboles religieux en Languedoc. *Bull. de la Soc. des Et. Scient. de l'Aude* 1959 T. LX.
- CARCOPINO (J.) Le mystère d'un symbole chrétien, l'ascia. Fayard P. 1955.
- CAUMONT (A. de) Abécédaire ou rudiment d'Archéologie. 3. T.

- CHAPEAU (G.) Sur une discoïdale et un signe lapidaire de la Couvertroirade. *Cab. d'Et. Cathares* 1960.
- COLAS (L.) La tombe basque. Biarritz 1923.
- COLOMBIER (P. du) Les chantiers des cathédrales. ed. A. et J. Picard, P. 1973.
- CONTENAU (G.) Manuel d'Archéologie Orientale. 4 T. Picard, Paris 1927.
- COURT (Y.) et Leprince (A.) Les gravures rupestres du Sud de l'Ardèche – Les pétroglyphes du sud de l'Ardèche (manuscrits déposés à l'institut d'Art Préhistorique de Toulouse).
- DECHELETTE (J.) Manuel d'Archéologie celtique et gallo-romaine, second âge du fer. Picard, P. 1914.
- DEONNA (W.) L'Ascia. *R.A.E.* n° 25, 19-52.
- DILLON (M.) et CHADWICK (N.K.) Les Royaumes celtiques, Fayard 1974.
- DORBES (R.) Les symboles manichéens et Cathares des stèles discoïdales du Lauraguais. *Cab. d'Et. Cathares* 1955, n° 21, 18, 24.
- DUBY (sous la direction de G.) Histoire de la France rurale. 2 T. ed. du Seuil 1975.
- DUMAIL (abbé A.) Croix anciennes du Comminges. *Rev. de Comminges*, 1978, 191-352.
- DUSAN (B.) Croix tumulaires du Lauraguais. *Rev. Arch. du Midi de la France*. 1866, 165-170.
- DUVERNOY (J.) Des discoïdales du Lauraguais aux auges funéraires du Comminges. *Rev. de Comminges* 2eme et 3eme trimestre 1963.
- DUVERNOY (J.) Le catharisme: la religion des cathares, Privat, Toulouse 1976.
- DUVERT (M.) Représentations anciennes sur des stèles d'Euskadi Nord.
- EON (M.) L'Ascia. *Bull. de l'Ass. des Amis de l'Arch. Mosellane* 1962.
- ESPÉRANDIEU (Em.) Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge P. 1889.
- FORGEAIS (Art.) 1863. Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine. Deuxième série– Enseignes de pèlerinages P. 1863.
- FORGEAIS (Art.) Numismatique des corporations parisiennes, métiers, etc., d'après les plombs historiés trouvés dans la Seine. P. 1874.
- FRANÇOIS (sous la direction de M.) Civilisations, peuples et mondes. T. III. ed. Lidis, P. 1966.
- GUILAINE (J.) La France d'avant la France; du néolithique à l'âge du fer. Hachette 1980.
- GUIRAUD (R.) Les gravures rupestres d'Olargues (Hérault). *Rev. d'Et. Ligures* 26eme année.
- HATT (J.J.) La tombe gallo-romaine 1951.
- HOURS-MÉDIAN (M.) Les représentations figurées sur les stèles de Carthage. *Cab. de Byrsa*, 1950, I.

- KLAUS WESSEL. L'Art Copte. ed. Meddens Bruxelles 1964.
- LABEAGA-MENDIOLA Los oficios en las estelas discoïdales de Navarra. (Communication au Congrès International de Bayonne 1982, sur la stèle discoïdale basque. À paraître).
- LACROIX (P.), Duchesne (AL.) et Séré (Ferd.) Histoire des cordonniers P. 1852.
- LEFEBVRE (G.) Signes gravés sur les murs des églises de l'Orne. *Soc. des Ant. Nat.* n.° 20, 1979, Paris.
- LINDNER (Kurt) La chasse préhistorique. Payot P. 1950.
- MARTHA (J.) L'Art Etrusque P. 1889.
- OSABA (B) y ERENCHUN (R. de) Museo Arqueológico de Burgos – Guías de los Museos de España, n° III, 1974.
- PARMENTIER (A.) Album historique. La fin du Moyen-Age. A. Colin ed., P. 1909.
- PEQUART (M. et S.-J.) et Le Rouzic (Z.) Corpus des signes gravés des monuments mégalithiques du Morbihan. P. Picard et Levrault, 1927.
- POLGE (H.) L'outillage viticole traditionnel de l'Armagnac *Arts et traditions populaires* P. 4eme année, n° 2, 1956, 97-112.
- RIFF (Ad.) La serpette de vigneron en Alsace. *Artisans et paysans de France.* Le Roux ed. P. Strasbourg 1948, 201-204.
- ROSSI (Edm.) Fantastique Vallée des Merveilles. Laffont 1979.
- ROSSI (J.B. de) Bulletin d'Archéologie chrétienne. ed. française.
- SALIN (Ed.) La civilisation Mérovingienne. T. 2 Picard P. 1950.
- SIMMONAUD (R.) Histoire du prieuré Notre-Dame et du cimetière ancien de la paroisse de Ligné-les-Bois. Angoulême 1973.
- SIMON (F. Marco) Tipología y técnicas en las estelas decoradas de tradición indígena... Universidad de Zaragoza, 1976.
- TURPIN (P.) Graffiti d'églises en Basse-Normandie. *Archéocivilisations* n.° 9-10.
- UCLA (P.) 1978. Les stèles discoïdales en Languedoc. ed. de l'auteur.
- UCLA (P.) 1980. Inventaire descriptif des stèles discoïdales du département de l'Aude. *Archéologie en Languedoc.* N.° spécial 1980, 87-111.
- UCLA (P.) 1981. Les stèles discoïdales du Languedoc et d'ailleurs... ed. de l'auteur 168.r. de Grenelle. P.
- WILLEUMIER. L'Ascia. *Rev. d'Hist. des Religions* T. 128, 1944, 40-83.

